

Marcel Latouche

**UN QUÉBÉCOIS,
FILS DU DUC DE KENT?
HISTOIRE OU LÉGENDE**

**Février 2002
(Sainte-Foy)
Québec**

Tous droits réservés
© 2002 Marcel Latouche
Québec

Dépôt légal – 1^{er} trimestre 2002
Bibliothèque nationale du Québec

Table des Matières

L'ÉNIGME	1
LA FAMILLE ROYALE D'ANGLETERRE	5
LA BARONNE DE FORTISSON	9
LA RENCONTRE	19
L'ÎLE DE MALTE.....	25
LE SÉJOUR À QUÉBEC.....	33
DE NOUVELLES MISSIONS.....	40
1816 – 1818.....	53
LA FAMILLE WOOD.....	57
LE DUC DE KENT & VICTORIA DE LEININGEN.....	69
HISTOIRE OU LÉGENDE ?	73
BIBLIOGRAPHIE.....	79
REMERCIEMENTS	81

1

L'ÉNIGME

Le cimetière Saint-Matthew's, à Québec ne sert plus de lieu de sépulture depuis 1860. Il est pratiquement à l'abandon, sauf une magnifique et imposante croix en marbre blanc et une plaque commémorative fort éloquente.

Sur cette plaque, il est écrit :

Robert Wood serait né à Québec en 1792 de l'union de Julie de Montgenêt et d'Édouard, duc de Kent, fils du roi George III et père de la reine Victoria. Le prince Édouard, quittant Québec en 1794, aurait confié l'enfant à son parrain, Robert Wood, qui lui donna son nom. (...)

La version anglaise est plus explicite encore :

Robert Wood was born in Quebec City in 1792, to Edward Duke of Kent, son of Georges III and father of Queen Victoria, and his first wife, Julie de Montgenet, Princesse de Normandie. After Edward's departure in 1794, the child was entrusted to his foster father from whom he received his name. (...)

Comme le souligne Raymond Dionne dans un article paru dans le journal *Le Soleil* du 15 décembre 1985, Robert Wood serait-il « un québécois demi-frère de la reine Victoria », né du mariage du duc de Kent et de Julie de Montgenêt de Saint-Laurent, mieux connue sous le nom de Julie de Saint-Laurent? Un québécois serait-il, par conséquent, le fils du duc de Kent?

Et pourtant, la reine d'Angleterre, Victoria ¹^{ière} (1819-1901), conseillée par son oncle Léopold, roi de Belgique, avait donné instruction de détruire tout ce qui pourrait ternir son titre de reine et aussi entacher la réputation de son père le Duc de Kent. Mais, tout effacer est impossible.

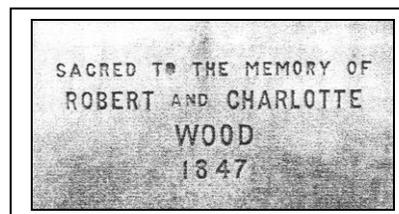
Croix de marbre du Cimetière St-Matthew's



Robert Wood
1792-1847

Robert Wood serait né à Québec en 1792, de l'union de Julie de Montgenêt et d'Edouard, duc de Kent, fils du roi George III et père de la reine Victoria. Le prince Edouard, quittant Québec en 1794, aurait confié l'enfant à son parrain, Robert Wood, qui lui donna son nom. Après avoir servi dans l'armée, Robert Wood s'engage dans le commerce du bois. Il meurt en 1847 et repose ici auprès de son épouse, Charlotte Gray. Par volonté testamentaire, William Frost Wood a fait ériger une croix de marbre à la mémoire de ses parents.

Robert Wood was born in Québec City in 1792 to Edward, Duke of Kent, son of King George III and father of Queen Victoria, and his first wife, Julie de Montgenêt, Princesse de Normandie. After Edward's departure in 1794, the child was entrusted to his foster-father, from whom he received his name. After his military service, Robert Wood entered into business as a lumber merchant. He married Miss Charlotte Gray. He died in 1847 in Savannah, U.S.A. William Frost Wood, Robert's son, had a marble cross erected to the memory of his parents, in 1910.



Et puis après plus de deux cents ans, il devient très difficile de séparer l'histoire de la légende.

Mais cette énigme cache une belle histoire d'amour, celle du duc de Kent et de Julie de Saint-Laurent, dont l'évolution relève presque de l'aventure romanesque bien que ses fondements soient authentiques. Récit qui éventuellement pourrait devenir le sujet d'un film à succès.

Cette histoire a déjà été racontée par plusieurs auteurs, mais à la façon des légendes si enrubannées qu'elles en deviennent incroyables. Elle demeure énigmatique et intrigante pour bien des Québécois.

Moi aussi j'ai cherché à résoudre cette énigme. Et maintenant, pour en faire un récit convenable, il me faut négliger certaines affirmations trop invraisemblables, probablement fausses et remplacer quelques-uns des documents manquants par ce qui semble être le plus près possible de la vérité. En somme, il faut trier parmi des informations souvent étonnantes et parfois contradictoires sans pour autant perdre de vue les éléments de contexte qui conserveront à cette belle histoire d'amour, sa juste dimension.

2

LA FAMILLE ROYALE D'ANGLETERRE

George III est né en 1738, il est roi pendant soixante ans, soit de 1760 à 1820. Son épouse est Sophia Charlotte de Mecklenburg-Strelitz. Le roi a de belles qualités, il est musicien et polyglotte éminent. Cependant, il souffre d'une maladie héréditaire appelée porphyrie alors mal connue, et qui entraîne une extrême sensibilité au soleil, des crises de douleurs intolérables, des difficultés respiratoires et aussi des dérangements mentaux. Alors en réaction, il boit au point de s'en rendre malade. La reine est déprimante et parfois violente. Ce curieux couple n'a pas l'air de s'aimer, ni même de s'entendre. Et pourtant ensemble ils font quinze enfants dont neuf garçons, en quelques années seulement.

En 1788 apparaît sa première crise de folie. En 1811, il connaît une crise définitive. Aveugle et privé de raison, il erre à travers son château en haranguant des politiciens imaginaires et passant en revue des troupes absentes. Le parlement nomme alors le prince de Galles comme régent.

Sa descendance officielle s'établit comme suit :

1^{er} fils, George, né le douze août 1762, prince de Galles, puis régent de 1811 à 1820 et roi de 1820 à 1830, l'année de son décès, sous le nom de George IV. Il souffre lui aussi de porphyrie. Ce qui ne l'empêche pas de mener une vie de débauche. On dit même qu'il boit de six à dix bouteilles de vins par souper. On lui connaît un grand nombre de maîtresses. Au jeu, il perd fréquemment des milliers de livres. Par contre, il est bel homme et se vêt d'une élégance voyante. Il donne parfois des dîners somptueux atteignant jusqu'à 2000 couverts. Il marie Caroline de Brunswick qui lui donne une fille, Charlotte. Cette dernière

épouse Léopold de Saxe-Cobourg et décède en donnant naissance à une fille mort-née, en 1817.

2^{ième} fils, Frédérick, né en 1763, duc d'York, ne le cède en rien aux caractéristiques de son frère aîné. Il est insupportable, malpoli et sans grâce. Lui aussi a de nombreuses maîtresses. On le décrit comme un puissant chasseur et un puissant buveur. Cependant, il est beau et élégant. En 1780, on l'envoie en formation militaire à Hanovre. De retour en 1787, on le voit tous les soirs, cartes d'une main et verre de l'autre. En compagnie de son frère aîné, il se moque de l'état de son père. Il épouse la princesse Frédérika, avec qui il vit pendant 30 ans sans avoir d'enfant. Il décède le 7 janvier 1827.

3^{ième} fils, William, né en 1766, duc de Clarence. À l'âge de treize ans, en 1779, il monte à bord du Prince George, navire de guerre de quatre-vingt-dix canons. Un peu plus tard, il devient commandant du Pegasus dans l'escadre d'Amérique et des Antilles, ce qui l'amène à Halifax, et à Sydney en 1786, puis à Québec en 1788. À chacun de ces endroits, il a des maîtresses. De retour en Angleterre, il suit l'exemple de ses deux aînés : bals, soupers gargantuesques, jeux de toutes sortes etc., etc. Il s'éprend d'une actrice miss Jordan, à qui il fait au moins dix enfants. En 1817, sa nièce Charlotte, fille de son frère le régent, héritière présomptive, décède. Alors pour se rapprocher du trône, Clarence répudie miss Jordan et épouse une princesse de Saxe-Meiningen. Il lui fait un enfant qui ne vit que quelques heures. À la mort de son frère George IV, en 1830, il hérite du trône, sous le nom de William IV. Il décède en 1837.

4^{ième} fils, Edward Augustus, duc de Kent, né le deux novembre 1767, le jour même de la mort du frère préféré du roi George III, un duc d'York. Peut-être pour cette raison, le roi n'a jamais aimé son fils Edward. À l'âge de neuf ans, on lui loue une maison à Kew Green ; en ce faisant, on l'éloigne de sa famille. Une nurse dirige le personnel comprenant un précepteur qui assume son éducation, un portier, deux pages et trois servantes. On lui enseigne à vivre en prince royal, à être fier, orgueilleux, sociable, sévère et toujours bien mis.

En 1785, il est envoyé à Hanovre pour son éducation militaire. En 1787, il se rend à Genève pour y perfectionner son français. En 1790, il retourne en Angleterre où il est accueilli par ses trois frères aînés qui essaient de l'entraîner dans leur vie de débauche. Le roi sort à peine d'une crise de folie et il ne veut pas voir le prince dans son entourage, alors il l'expédie à Gibraltar. Il y

rencontre Thérèse Bernardine Mongenêt qu'il épouse en 1791. Le mariage est béni par l'évêque de La Valette, capitale de l'île de Malte. Ils vivent ensemble pendant 27 ans. Mais ce mariage est considéré comme non valide, parce que l'épouse n'est pas de sang royal, selon les exigences de la loi de succession au trône.



Prince Edward Augustus, duc de Kent

En 1818, le prince est forcé de la quitter et d'épouser la princesse Victoria de Leiningen. Ils ont une fille Victoria, née en 1819, qui devient reine en 1837. Le prince décède en 1820.

5^{ème} fils, Ernest Augustus, duc de Cumberland, né le six juin 1771. Une balafre le défigure au point d'en être repoussant et d'être parfois considéré comme un monstre. On le soupçonne d'avoir tué son valet de chambre. Avec sa sœur Sophie, il aurait eu un fils prénommé Garth. Il épouse en 1814 la princesse de Salms, après une rupture de fiançailles avec le 7^{ème} fils, le duc de Cambridge. Il décède en 1851.

6^{ième} fils, Augustus Frederick, duc de Sussex, né en 1773, épouse en 1793 Lady Augusta Murray dont il a deux enfants. Il la répudie en 1801, pour vivre avec Lady Cecilia Buggin. Il est poli, aimable, séduisant mais à la longue épuisant. Il décède en 1843.

7^{ième} fils, Adolphe, duc de Cambridge, né en 1774, rompt ses fiançailles avec la princesse de Salms et épouse Augusta de Hesse et décède en 1850. Il semble être le seul à ne pas avoir de dette.

En plus, il y a deux autres fils et six filles.

Continuer cette litanie n'apparaît pas essentiel. Il importe plutôt de réaliser que toutes les royautés d'Europe sont largement apparentées et que la porphyrie y est présente presque partout. À cette époque cependant de nombreux parents incitent leurs enfants à devenir maîtresse de prince ou amant de princesse. Pour eux, ce serait un grand honneur et dans plusieurs cas une issue à leur misère chronique.

Toutefois, il importait de placer Edward Augustus dans la famille royale, puisque c'est de son fils québécois que nous tentons de résoudre l'énigme. Or le père est tenu éloigné de la cour de façon presque continue de 1776 à 1802, soit de l'âge de neuf ans jusqu'à 35 ans. Quant à la mère, la baronne française de Fortisson, acceptons de situer son origine à Besançon, comme le font d'ailleurs la plupart des auteurs intéressés par cette histoire.

3

LA BARONNE DE FORTISSON

Le trente septembre 1760, les cloches de l'église Saint-Paul sonnent joyeusement pour annoncer le baptême de Thérèse Bernardine Mongenêt. Son père Jean-Claude est ingénieur des ponts et chaussées pour la Bourgogne et la Franche-Comté. Sa mère est Jeanne-Claude (Claudine) Pussot.



Besançon

Besançon est une petite ville, chef-lieu de La Franche-Comté, sur Le Doubs, rivière qui passe du Jura français à la Suisse et revient en France près de Dôle. C'est une ville de garnison militaire depuis l'époque romaine. Ville fortifiée et protégée par le rempart naturel de Le Doubs et de fortes murailles de pierres, elle est un symbole, une des clefs de

l'empire français du temps. Les frontières avec les pays voisins sont rapprochées; il en résulte que plusieurs bisontins sont bilingues et même quelques fois trilingues.

Le père Jean-Claude est baptisé le vingt-six novembre 1726. Il est fils de Jean Mongenêt entrepreneur et d'Anne Charlotte Saint-Dizier. Cette dernière appartient à la petite noblesse française. Un correspondant signale qu'il y avait à Besançon, au moins une autre famille Montgenêt (avec un t) qui était de plus haute noblesse, à la même époque.

Cette caractéristique de noblesse explique peut-être les faits suivants : Thérèse Bernardine, comme nous le verrons plus loin, devient baronne De Fortisson en 1789, épouse du prince Edward Augustus en 1791 et mère de Robert Wood le fils du prince Edward. De plus, sa sœur aînée Jeanne Béatrix devient comtesse de Jansac et deux de ses frères sont interpellés par les Conventionnels lors de la Révolution Française de 1789.

La famille Mongenêt vit dans une région rude ; les hivers y sont rigoureux. Les remparts et la route d'accès à la ville datent du temps des Romains. À cause du climat et d'une lourde circulation routière, les nombreux ponts en bois requièrent presque continuellement un entretien très accaparant. En conséquence, l'ingénieur est souvent absent du logis, parfois même pour plusieurs jours consécutifs, en raison de l'étendue de son territoire.

En quelques années, Claudine devient mère de neuf enfants dont cinq garçons. Les trois aînés sont nés à Saint-Maurice et les six autres à Saint-Paul. Ce changement de domicile est sans doute dû à l'augmentation du nombre d'enfants.

Thérèse Bernardine a comme parrain Maurice Bernard, maître raffineur et comme marraine Jeanne Nicole Pussot, sa tante maternelle.

Le quinze janvier 1763, la grand-mère Anne Charlotte Saint-Dizier décède et le dix-huit avril 1766, c'est au tour du grand-père Jean Mongenêt. La plus jeune des enfants, Jeanne Charlotte, naît le vingt-sept décembre de la même année. Thérèse Bernardine, bien qu'âgée de six ans seulement est marraine.

En 1767, cette jeune marraine entreprend sa formation scolaire, alors que sa mère se remet difficilement de ses récentes épreuves.

Le dix janvier 1769, à l'âge de huit ans, elle signe les registres paroissiaux de Saint-Paul, en tant que marraine de Pierre Bernard, le fils de son propre parrain, Maurice Bernard maître raffineur. C'est donc qu'en l'espace de deux ans, elle est marraine pour la deuxième fois.

La même année, l'ingénieur est muté à Bordeaux. Les cinq aînés sont retirés de l'école et déménagent avec leurs parents. Thérèse Bernardine n'a pas encore ses neuf ans ; mais son caractère très sociable fait qu'elle a beaucoup de peine à quitter ses nombreuses amies de Besançon et à s'éloigner vers un milieu inconnu. Cet hiver là est dur, la neige est omni présente, le froid est intense. Le père est débordé de travail et pourtant il doit quand même prendre la route de Bordeaux.

Le déménagement a lieu à la fin mars. La descente du Jura est longue et pénible. L'itinéraire est parsemé d'obstacles et les inconnus de bout de route sont encore nombreux ; mais devoir oblige. Plusieurs heures plus tard, tout s'améliore et même la température s'adoucit ; tout sent le printemps. C'est bon pour le moral.

À Bordeaux, l'accueil est chaleureux. Une grande maison leur a été réservée. Il y a une école à proximité. Les voisins sont sympathiques et montrent un grand respect envers l'ingénieur et sa famille. Les enfants se font rapidement de nombreux amis.

La ville est différente de celle de Besançon. Tout est plus grand, plus imposant, plus coloré. Le climat y est également plus agréable.

Le port de mer est tout proche. La famille est impressionnée par la présence d'un grand nombre de navires hauturiers. Ces voiliers dépassent en nombre et en dimensions les petites embarcations admirées ou encore utilisées à Besançon. Les équipages sont plus nombreux et plus diversifiés. On y entend parler en plusieurs langues. Les marchandises et produits manutentionnés sont aussi hors de comparaison. Les Mongenêt réalisent alors qu'ils viennent de quitter une région d'exploitation forestière en haute montagne, exposée au froid et à la neige, et qu'ils sont à s'installer au pays du soleil et du bon vin. Alors c'est le printemps jusqu'au fond du cœur.

La mère Claudine Pussot, avec du sang noble dans les veines, continue à faire de grands projets. À cette époque, les mariages sont arrangés par les parents. Or, sa fille aînée, Jeanne Béatrix aura quinze ans très prochainement. Elle est donc d'âge à se marier. Le comte de Jansac devrait convenir. Il est élégant et se présente bien ; il a quelques défauts bien sûr, mais qui n'en a pas ? Quant à Thérèse Bernardine, il vaut mieux attendre un peu, elle n'a pas encore dix ans. Mais il faut savoir prévoir. Elle se sent bien seule pour diriger ses projets ; son mari est beaucoup trop absent.

La situation évolue rapidement et Jean-Claude est encore très occupé, il doit assister à de nombreuses réunions. Pour les enfants, la rentrée scolaire a lieu et ils se font vite de nouveaux amis. Thérèse Bernardine, toujours affamée de lectures, améliore encore son désir de connaître, sa soif de savoir.

De ses supérieurs, l'ingénieur reçoit l'ordre de préparer des plans et devis pour un nouveau pont qui permettra de traverser la Garonne à Langon. Le projet est complexe et exige plusieurs relevés sur le terrain, des calculs très longs, de nombreux dessins, un esprit d'observation de qualité supérieure et surtout une patience et une persévérance hors de l'ordinaire.

Pour réussir, il doit surveiller et mesurer les courants et les apports des affluents combinés à ceux de la Garonne. Il lui faut de plus tenir compte des pointes de circulations maritime et routière, actuelles et prévisibles, et aussi les dimensions et les dégagements requis. La qualité et la quantité des matériaux nécessaires font parti de son casse-tête quotidien. La nature du sous-sol, la résistance des matériaux et surtout les coûts viennent ajouter aux problèmes des gros et petits larcins. En conséquence ses journées de travail sont très longues.

À l'école, celle qui a déjà été deux fois marraine fait des progrès très appréciables. Son milieu familial lui inculque un esprit de précision et un désir de connaître supérieurs à ceux de ses compagnes. Ses oreilles s'adaptent vite aux langages des nombreux étrangers, au voisinage du port. Les bonnes sœurs du couvent lui enseignent la musique, la peinture, la couture, la cuisine, les bonnes manières et le maintien en société. Ses compagnes de jeux la rendent plus habile dans tous ses gestes et lui inculquent le plaisir de gagner.

Les travaux de construction du pont débutent. L'ingénieur dirige l'érection d'une immense structure de bois en grosses pièces carrées, sur une rampe de lancement sise en amont du site choisi. Très vigilant, il court, il est partout ; rien ne lui échappe. Quelques semaines plus tard, la rampe est enduite de suif et la structure est glissée à l'eau. Guidée par des rameurs et retenue par des filins, elle est poussée par le courant et dirigée vers l'emplacement prévu. Elle est bien amarrée en place. C'est un succès. Le lendemain, des ouvriers s'affairent à la remplir partiellement de grosses pierres, en vue de l'échouer sur un lit sous-marin spécialement construit à cet effet. Des charpentiers élèvent cette structure en y ajoutant de nouvelles pièces de bois et du lest de pierres. Le niveau final est à surveiller attentivement, puisque c'est à cette hauteur que sera installé le pavé routier.

Fort de cette expérience, Jean-Claude procède plus rapidement. Il faut cependant répéter les mêmes gestes pour un deuxième pilier ; le projet en comportant deux. Peu de temps après la nouvelle structure est mise à l'eau et emportée par le courant. Mais avant d'atteindre le site prévu, une des amarres de retenue se rompt. Des vents s'élèvent et une crue soudaine cause un apport d'eau imprévu. La structure heurte un écueil et se renverse. La noirceur survient et tout le monde s'affole. Faudra-t-il recommencer ce travail ? Et la responsabilité imputable à qui ? Et les coûts ? Et la réputation ? Pour le moment, les instructions sont : Ne touchez à rien !

Puis il y a une enquête. Sur le site, les inspecteurs sont nombreux et les questions souvent hors de propos. Les connaissances de Jean-Claude sont vérifiées à plusieurs reprises.

Après quelques semaines d'anxiété, l'ingénieur est autorisé à s'approcher du site, mais seul et avec l'engagement de ne rien briser. Le lendemain de bon matin, il se rend sur le caisson renversé. Il observe, mesure, prend des notes, trace quelques croquis. Puis il regagne la terre ferme pour discuter avec quelques experts venus de Paris.

Il propose d'approcher un chaland dans lequel on déléstera le plus possible le caisson renversé, puis on enlèvera une partie de la structure de bois, mais il y aura un peu de pertes. Par la suite le caisson allégé devrait pouvoir être dégagé de l'écueil et flotter de nouveau. En s'aidant du courant, on pourra sans doute le redresser assez facilement.

En attendant une décision de la part des autorités, Jean-Claude ronge son frein. Il craint d'être accusé de négligence. S'il avait attendu une période de faibles crues. S'il avait fait installer des amarres supplémentaires. S'il avait surveillé davantage.....

Pendant ce temps, Claudine continue de programmer ses manœuvres, le comte de Jansac est approché et il est bien possible que sa Jeanne Béatrix se marie prochainement. En plus, puisque Thérèse Bernardine complétera bientôt sa formation scolaire, il faudra s'occuper de la caser elle aussi. Elle pense aux frères de Salaberry d'Irumberry, un peu apparenté, mais elle ne se souvient plus exactement à quel degré. À défaut, il y aurait bien le cousin de Fortisson. Elle envisage de les faire approcher tous les deux par sa sœur de Besançon.

Quelques semaines plus tard, les autorisations arrivent enfin et les travaux reprennent. Les méthodes de Jean-Claude sont acceptées. Le caisson de malheur est finalement redressé, avec moins de pertes qu'anticipé. Il est ensuite mis en place, ancré solidement et lesté. Puis on y érige une superstructure et à l'élévation prévue, on construit le tablier du pont. Pendant ce temps, d'autres équipes s'occupent des approches de chaque côté du pont. Le chantier bourdonne et l'ingénieur respire un peu mieux ; il apprécie hautement la coopération de tout son personnel.

Quelques semaines plus tard, c'est l'ouverture officielle du pont. Une grande fête est organisée, toute la ville est en liesse. Claudine a bien manœuvré. Elle a réussi à faire inviter les de Jansac, de Salaberry et de Fortisson. Le premier accepte, mais les deux autres se refusent. De Salaberry prévoit un voyage au Canada et le second doit se rendre à sa plantation de canne à sucre en Martinique. Elle se voit donc forcée à ne travailler qu'un seul projet ; l'autre est obligatoirement remis à plus tard.

Thérèse Bernardine a maintenant complété son temps d'école. Elle a quinze ans, son père cinquante et sa mère un peu moins ou un peu plus, qu'importe. Mais elle sait que sa mère s'inquiète pour elle. Elle voudrait la voir mariée et mère de famille au plus tôt. De plus elle n'aime pas que les garçons du voisinage rôdent autour de sa fille. Elle les trouve vulgaires et trop près du bas peuple. Elle se doit de viser plus haut, mais qui ? Les gens de noblesse sont rares et plutôt difficiles d'accès.

Jeanne Béatrix , elle est très occupée. Le comte de Jansac sera de passage prochainement. Il sera peut-être

question alors de fixer une date importante. En préparation pour cette visite tant attendue, il faut une toilette nouvelle qu'on se doit de fabriquer de toutes pièces, puisque les grands magasins sont inexistants. Et l'experte en couture c'est Thérèse Bernardine, la nouvelle graduée. Les deux sœurs s'entendent bien et le travail s'accomplit avec de grands rires. Claudine est heureuse d'entendre ses filles, mais en même temps, elle est inquiète pour l'avenir de la plus jeune.

Puis le visiteur arrive. Une fête est organisée. Il y a des fiançailles. Le mariage est fixé au vingt-cinq septembre 1776, jour anniversaire de Jeanne Béatrix. Elle aura vingt-deux ans, alors que son experte en couture en aura seize le trente, soit quelques jours plus tard. Les deux anniversaires pourront être célébrés simultanément. La joie règne.

Le jour du mariage, l'ingénieur sent qu'il a retrouvé la confiance de ses pairs. L'accident du caisson n'est plus un obstacle à sa renommée et à sa popularité. Claudine a profité de la circonstance pour éblouir le nouvel époux et tous les invités.

Ils sont venus en grand nombre. Les amis de Jean-Claude, le capitaine du port, les autorités de la ville, ils sont tous là. Parmi les plus importants, on reconnaît Charles Victoire François de Salaberry d'Irumberry, Pierre Marie Chapelle marquis de Jumilhac, le baron de Fortisson et plusieurs autres. Claudine voltige de l'un à l'autre, leur présente sa fille, une beauté, une experte en langues, en couture, en arts ménagers, etc. C'est elle qui a reçu tantôt le bouquet de la mariée.

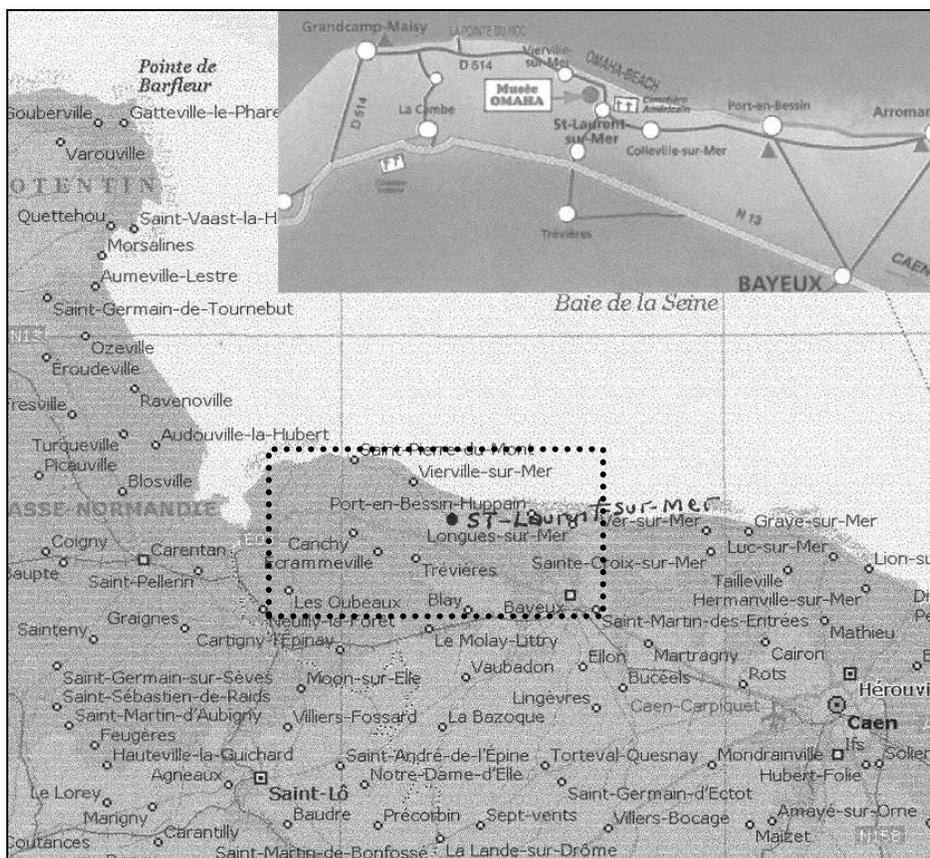
Les nouveaux époux partent pour Paris. Alors que Claudine et celle qui avait été deux fois marraine sont découragées de n'avoir reçu aucune proposition. Les invités sont repartis en disant simplement : Merci pour la réception et beaucoup de bonheur aux nouveaux mariés.

Thérèse Bernardine s'ennuie. Elle aimerait aider son père qui est toujours surchargé. Mais pour une femme travailler à l'extérieur, c'est impossible. Son occupation se limite obligatoirement aux soins de la maison, à la cuisine, à la couture et comme sa mère et sa sœur, elle doit se marier et fonder une famille, entrer au couvent ou végéter. Il n'existe pas d'alternative.

Le temps passe, et puis un jour, une lettre arrive de La Martinique. Le baron de Fortisson compte revenir en France dans quelques mois et il semble intéressé à visiter ses cousines.

Claudine, maintenant toute enflammée par le courrier du baron, lui écrit qu'il sera bienvenu sous son toit. Il est attendu, il est espéré.

Effectivement le baron se présente. La situation locale ne semble pas l'impressionner. Il n'en a que pour sa Martinique, ses champs de canne à sucre, son personnel de plus en plus nombreux, sa rumerie etc. Évidemment ces paroles sont loin des soucis des Mongenêt. Claudine insiste, le baron ne dit pas non. Mais il envisage de vendre ses domaines de Saint-Laurent-Sur-Mer, en Calvados, dans le but de faire fructifier son capital en Martinique. S'il prend épouse, ce sera la vie de la canne à sucre ou rien. Qui prend mari prend pays, n'est-ce pas ?



Saint-Laurent-Sur-Mer en Normandie dans le Calvados

Ne voulant pas s'engager trop vite, le baron quitte pour ses propriétés du Calvados. De part et d'autre, il est convenu de

réfléchir. Claudine écrira une réponse d'ici peu. Et dans son for intérieur, elle opte pour un oui.

Partout la population gronde de plus en plus. Il y a des gens qui meurent de faim. La révolution est proche. Dans un journal venu de Paris, Jean-Claude lit un article de Claude Monceron : « Louis XVI vient d'avoir trente ans et préside tranquillement à la réaction nobiliaire qui permet aux familles de privilège héréditaire de confisquer les grades militaires, les hautes fonctions civiles ou ecclésiastiques et les biens fonciers. » Voilà un texte quasi révolutionnaire.

La famine se répand dans tout le pays. À plusieurs endroits, il y a des émeutes de la faim. Les gardes interviennent parfois trop brutalement. Claude Monceron écrit : « Les pierres d'une part, les sabres et les fusils de la garde d'autre part ».

Le mécontentement, les souffrances et les misères du peuple sont trop graves pour être calmés. Un baril de poudre éclate au château de Quincey. Plusieurs fuient.

Pour le baron, la vente de ses propriétés devient impossible. Il cherche à quitter rapidement la France ; il sera plus en sécurité en Martinique. Son notaire lui conseille de signer un document de legs entre vifs, à l'endroit d'une jeune fille de sa connaissance. Quand le calme sera revenu, il pourra reprendre ses biens, en épousant la jeune personne en question. Il trouve la solution élégante et accepte de signer un document par lequel il lègue tout ses biens en France à Thérèse Bernardine Mongenêt, fille majeure de Jean-Claude Mongenêt, ingénieur des ponts et chaussées, et de son épouse légitime Claudine Pussot, résidents de Bordeaux. Puis il s'embarque à Nantes sur un navire en partance pour les Antilles. Par ce document, la petite couturière devient baronne de Fortisson et propriétaire d'importantes installations que malheureusement les émeutiers sont déjà en train de dévaster.

La colère se répand comme une maladie contagieuse. C'est la naissance de la révolution française. Il y a des incendies partout. De nombreux châteaux sont pillés et démolis. Les meurtres, les saccages et les destructions de toutes sortes deviennent monnaie courante. Ceux qui essaient de fuir sont très nombreux. Fuir, mais pour aller où ? Et surtout, par quels moyens ?

Jean-Claude en parle à ses amis. Il est vite convenu que ni l'ingénieur, ni le capitaine du port ne peuvent fuir. Advienne que pourra, ils resteront. Claudine tiendra compagnie à son mari. Mais la nouvelle baronne elle, elle devra fuir, et vite encore. Le directeur du port offre son aide.

Tôt le lendemain, la baronne est invitée, à participer au thé de dix-sept heures, par le capitaine Blackburn, commandant du *Adventure*, voilier anglais amarré au quai dix-sept du port de Bordeaux ; ce qu'elle accepte.



La baronne de Fortisson

Le capitaine lui apprend qu'elle pourra embarquer à bord, au cours de la nuit, avec un peu de bagage, mais seule. Le navire doit bientôt quitter le port. Et si la baronne le désire, une cabine lui est réservée.

La destination prévue est Liverpool. C'est la sécurité à portée de mains ; il n'y a pas d'hésitation possible. Alors en vitesse, il lui faut regagner son domicile, éviter toute rencontre dangereuse, faire ses adieux à sa famille, faire ses bagages et fuir en silence et sans attirer l'attention. Elle a le cœur gros en réalisant qu'elle ne reverra probablement jamais aucun de ses parents, ni de ses amis. C'est l'exil nécessaire pour survivre.

4

LA RENCONTRE

En pleine nuit, son père la conduit vers les quais, par de petites rues. Au loin, on entend des coups de feu, des cris et des hurlements. À quelques rues de distance, il y a un gros incendie et bien sûr, il n'y a aucun pompier. Heureusement, le port n'est pas loin.

Sur place, elle embrasse son père une dernière fois. La baronne n'emporte avec elle que quelques vêtements et le document qui l'a faite baronne de Fortisson. Pour ce qui reste de la nuit, elle s'installe dans la cabine mise à sa disposition. Il s'agit d'un local de dimensions réduites mais propre. Au lever du soleil, les amarres sont larguées et le voilier commence à descendre La Garonne. Après les cris et les bruits des émeutiers, c'est le grand calme. Mais par habitude et par instinct, elle a encore l'œil et l'oreille aux aguets. Après avoir atteint La Gironde et l'Atlantique, par la position du soleil, les mouvements et la direction du navire, elle n'est pas longue à réaliser que le voilier descend vers le sud, alors qu'il devrait remonter vers le nord. Y-a-t-il un piège ? Des pirates à éviter ? Pourquoi ce détour ? Nouvelles inquiétudes.

Invitée à dîner à la table du capitaine, on lui présente un monsieur Fontini, seul autre passager à bord. On lui apprend aussi que le navire fait un détour par Gibraltar avant de gagner Liverpool. Rassurée, elle considère ce détour comme une croisière en mer.

Deux jours plus tard, le lever de soleil est radieux. Appuyée au bastingage, elle admire les manœuvres effectuées pour entrer en rade de Gibraltar. Les signaux échangés entre le navire et le port sont spectaculaires et impressionnants.

Le sieur Fontini s'approche et dit :

- Madame excusez mon audace. Le capitaine Blackburn m'a autorisé à vous tenir une petite conversation. L'Adventure restera quarante-huit heures à Gibraltar, avant de reprendre la mer pour Liverpool. Il ne serait ni sage ni prudent que vous demeuriez seule femme à bord, pendant cette escale. Je vous offre de m'accompagner aux quartiers généraux de la garnison. Vous y serez en sécurité et les officiers seront des hôtes au dessus de tout soupçon, je m'en porte garant.
- Monsieur, vous n'êtes pas sans savoir que j'ai quitté Bordeaux en vitesse. Je n'ai ni la coiffure, ni les vêtements convenables pour accepter votre hospitalité.
- Madame, qu'à cela ne tienne! Les autorités sont en mesure de pourvoir à tous vos besoins. Il ne sera pas dit que le gouvernement de Sa Majesté Le Roi d'Angleterre n'a pas su bien recevoir et bien traiter une baronne française.
- Monsieur, du moment que j'ai votre parole, j'accepte avec reconnaissance.
- Madame la baronne, vous l'avez.



Gibraltar

L'Adventure est à compléter son accostage. Les lamaneurs sont à fixer les dernières amarres. Une échelle de coupée est installée et le capitaine du port monte à bord. Il salue tout d'abord son collègue le capitaine Blackburn. Ce dernier lui apprend la présence d'une baronne française et de monsieur Fontini. On échange les dernières nouvelles et la permission de

descendre à terre est accordée. Sur le quai, il y a un cavalier qui du haut de sa monture observe la manœuvre.

La baronne vient de prendre une autre décision. Elle suivra monsieur Fontini. Rapidement elle prépare sa petite valise. Les formalités d'usage sont vite remplies.

Le capitaine du port descend l'échelle de coupée. À terre, il fait quelques gestes et donne ses instructions. Une calèche s'approche, alors que la baronne et monsieur Fontini descendent à leur tour. Ils y montent et le cocher les emmène directement à La Citadelle. Là, pendant qu'on les entoure et leur présente quelques officiers et leurs épouses, le sieur Fontini disparaît. La baronne est impressionnée par la chaleur de l'accueil. Puis tout le monde veut savoir où en est la révolution française. La visiteuse devient une conférencière devant un auditoire des plus attentifs. Mais un major s'approche et dit : - Madame. Il faut les excuser ; ils auront beaucoup d'autres occasions de vous entendre raconter. Il faut d'abord voir à votre installation. Venez que je vous montre vos quartiers. Madame Clarke a été mise à votre disposition. Elle occupe l'appartement voisin du vôtre. Elle vous accompagnera en ville cet après midi. De plus j'ai reçu instruction de la part du colonel, de vous inviter au mess des officiers ce soir à dix-neuf heures.

Effectivement madame Clarke est d'une gentillesse extraordinaire. Gibraltar est une cité anglaise merveilleuse. Les boutiques et la qualité des étalages ; tout charme. Les dépenses encourues font partie de l'accueil, madame Clarke signe toutes les factures avec le sourire. Mais ce tourbillon de magasinage devient vite épuisant. Heureusement qu'elle s'est fait une réserve d'énergie à bord du voilier.

Un cocher les ramène à la citadelle. Il est déjà dix-sept heures ; à peine le temps de se faire belles.

À dix-neuf heures, les dames montent au mess des officiers rejoindre leurs compagnons. La baronne est ovationnée. Tout le monde veut l'approcher, lui parler, et en apprendre davantage sur la révolution. On a bien entendu parler de La Grande Peur, mais on veut des détails. Alors la petite bordelaise forte en langues, en couture et en arts ménagers, dans un anglais impeccable, décrit les batailles dans les rues, le vandalisme, le pillage, les incendies, les mises à mort et, paraît-il ce n'est qu'un début.

À vingt et une heures précises, après quelques notes de clairon et de tambour, une voix de stentor se fait entendre :

LADIES AND GENTLEMEN,
HIS ROYAL HIGHNESS, OUR COMMANDING OFFICER,
THE PRINCE EDWARD AUGUSTUS.



Le prince Edward Augustus

Tout le monde se lève et se tient à l'attention. L'ordre de repos est donné. Puis les applaudissements de bienvenue deviennent spontanés. Alors que les dames font leur plus beaux sourires, le prince invite la baronne à venir s'asseoir à côté de lui, à la table d'honneur. Et en un français excellent :

- Madame quel plaisir et aussi quel honneur d'accueillir à ma table une aussi jolie dame. J'espère que vous vous plairez parmi nous.
 - Monseigneur. C'est trop d'honneur.
 - Monsieur Fontini m'a raconté votre histoire. Vous pensez vous rendre à Londres rejoindre quelques-uns de vos compatriotes exilés par suite de cette fâcheuse révolution. Mais dites-moi y
-

serez-vous bien accueillie ? Y avez-vous des amis, des connaissances ?

□ Non Excellence, personne ne m'y attend. Londres est simplement pour moi une escale, en attendant que la situation s'améliore.

□ Dans ce cas, madame je vous offre de vous joindre à ma maison. Vous pouvez facilement devenir gouvernante, majordome, dame de compagnie, ou autre titre que nous pourrions inventer. L'idée c'est qu'il me faut quelqu'un pour diriger mon personnel quelqu'un qui sache imposer discipline et respect, quelqu'un qui verrait à ce que tout soit en ordre, au bon moment. Si vous acceptez, je vous assure le gîte, le couvert, une petite rente et un statut convenable à une très jolie baronne. Et en plus, vous serez en sécurité.

□ Devant tant de courtoisie et de gentillesse, Excellence, j'accepte avec grande reconnaissance votre offre généreuse et fort agréable. Merci à vous.

Le prince se retourne et donne quelques instructions. Puis sur un signe le repas commence.

La baronne de Fortisson a maintenant vingt-neuf ans et elle est encore célibataire. La révolution est arrivée à un bien mauvais moment. Ce n'est plus une enfant. Sa première nuit à Gibraltar est remplie de rêves. Le prince est bel homme ; il est très sympathique, élégant et poli. Mais il n'a que vingt-deux ans, et puis à quoi bon ? Il ne faut pas viser trop haut, ni rêver l'impossible. Elle aimerait bien pouvoir en parler avec sa mère. Mais elle est si loin ; et puis la reverra-t-elle jamais ? Il y a de quoi en faire des cauchemars.

Dès le lendemain, elle écrit à sa famille, pour la rassurer. Elle raconte son voyage, ses inquiétudes, sa rencontre avec le sieur Fontini, son arrivée à Gibraltar, son accueil, son nouvel emploi... En somme elle a plein de nouvelles à communiquer.

Sa fonction lui permet de découvrir rapidement un coulage organisé. Certains employés dérobent de la nourriture, des vêtements, des outils et autres menus objets. Si elle dresse un rapport écrit, il y aura sans doute des punitions, des renvois et peut-être de la prison. Elle décide de procéder verbalement. Les coupables identifiés sont rencontrés, interrogés et sermonnés. Elle n'obtient qu'un succès relatif et se fait copieusement détester. Une sorte de mutinerie s'organise ; on essaie de la faire congédier.

Des semaines plus tard, elle reçoit une lettre de sa mère. Son père a été rappelé à Besançon où plusieurs ponts et routes ont été endommagés. En raison des trop nombreuses activités, sa santé est devenue précaire. Leur fils Jean-Claude a réussi à gagner l'Angleterre, mais Charles lui a été rattrapé et il est en prison à Dijon. La Grande Peur règne partout et tout cela est très inquiétant. Au moins, il y en a une en sécurité. Alors il ne faut pas revenir dans l'immédiat. Il est préférable d'attendre des améliorations tant espérées.

Malgré les difficultés rencontrées, la baronne, avec les encouragements de madame Clarke et le support du prince prend de l'assurance et obtient une certaine efficacité.

Le temps passe vite. Le prince est de plus en plus empressé. Sa présence et son amitié sont un grand réconfort. La petite exilée se rend compte qu'elle se plaît beaucoup en sa compagnie et même qu'elle ne pourrait plus s'en passer. Il arrive à plusieurs reprises qu'en soirée, il l'invite à venir chanter avec lui, en duo, accompagné au piano par le lieutenant George Stracey Smith (voir dictionnaire biographique du Canada, volume VI page 799)

Quelques temps avant Noël, il lui offre une croisière en Méditerranée. Ils se rendraient à Malte pour une vacance et reviendraient à Gibraltar pour la fête des rois. Comment refuser une invitation pareille ?

- Qui serait du voyage ?
- Oh, il y aura un capitaine, quelques matelots, deux gardes du corps, une cuisinière, une femme de chambre, Robert Wood mon valet et j'en oublie peut-être un ou deux. Satisfaite ?
- Je ne sais pas si madame Clarke serait heureuse de nous accompagner.
- Je ne crois pas. Son mari m'a appris qu'ils attendaient quelques parents pour les fêtes.
- Que faudra-t-il apporter comme vêtements ?
- Donc madame la baronne sera du voyage. Ça me fait grand plaisir.

Les instructions circulent rapidement. Un voilier de type brick est préparé. L'équipage est désigné. Les bagages sont embarqués. Les passagers montent à bord. Les voiles sont hissées. Et, sous un soleil radieux, ils gagnent la haute mer en direction de Malte.

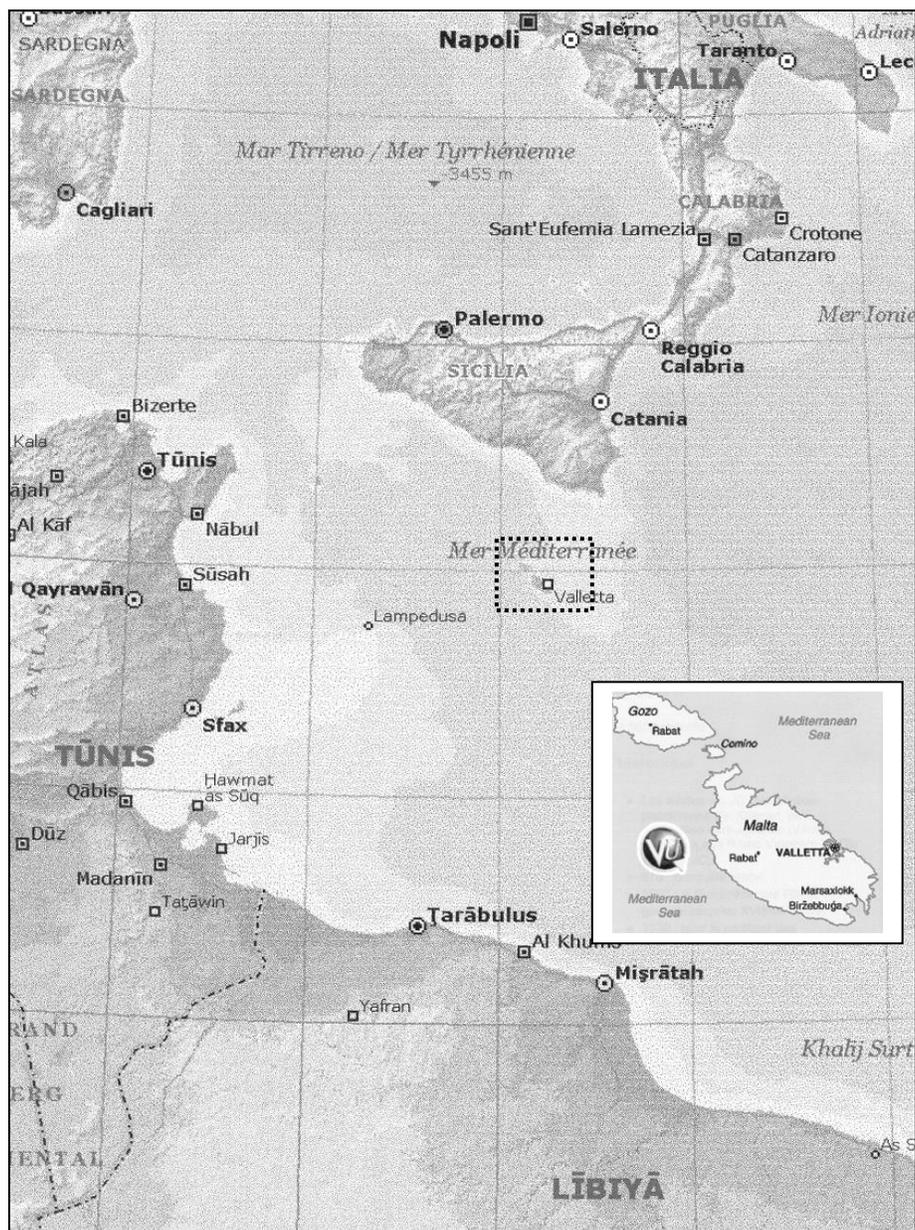
5

L'ÎLE DE MALTE

En route le prince raconte que ses lectures lui ont appris que l'île de Malte contient de gigantesques monuments mégalithiques de dimensions hors de l'ordinaire. Ce sont des merveilles architecturales qui remontent peut-être à plus de cinq milles ans. Les chevaliers de Malte, venus de Rhodes, sont maîtres de la place depuis 1530. Ils y ont construit La Valette, la capitale de l'île, une forteresse imprenable et aussi un centre culturel et politique des plus importants. Les grands travaux ont été en bonne partie exécutés sous la direction du grand maître de l'ordre Parisot de La Valette. La place est aussi réputée pour la qualité de ses hôpitaux. En plus le français y est une langue très répandue. La baronne aura sûrement grand plaisir à converser avec les autorités locales.



Port de La Valette



Île de Malte

Rapidement le voilier s'approche de l'île. Les signaleurs l'identifient et lui souhaitent la bienvenue. L'accueil est chaleureux. Le grand maître des chevaliers les invite à loger dans son palais. Ils sont reçus par l'évêque de La Valette. Des places d'honneur leurs sont réservées pour la messe de minuit. Un grand réveillon les attend au palais épiscopal.

En apéritif à ces événements, on leur offre le thé de dix-sept heures. Et avec un sourire entendu, le grand maître ajoute :

Vous devriez vous fiancer pendant la messe de minuit. Ça porte bonheur.

Pour la messe de minuit, l'évêque officie. Il y a six concélébrants. Les chants et prières sont en latin. Les fleurs, les décorations, les cierges reflètent la solennité de cette nuit mémorable.



Cathédrale Saint-Jean – l'intérieur



Cathédrale Saint-Jean – Vue d’ensemble

Le sermon est de circonstance. L’évêque est lui aussi un chevalier de Malte et il considère le prince comme un grand chevalier, défenseur des opprimés et des orphelins. C’est le cas de la baronne qui a été forcée de s’exiler, qui a été séparée de ses parents et de ses amis. Heureusement le prince l’a recueillie et sauvée des tourments de la révolution française. Il souhaite à ce merveilleux couple beaucoup de bonheur et une longue vie.

Le réveillon dépasse en finesse, en qualité et en amitié tout ce qu’on pouvait espérer. La musique, les chants et les discours deviennent de grands stimulants. La nuit passe délicieusement vite.

Après la grasse matinée du lendemain, les visiteurs se délassent en arpentant la ville, en achetant des cadeaux souvenirs et en répondant à gauche et à droite aux nombreux saluts amicaux.

Le prince prend la main de sa compagne et lui dit :

- Madame la baronne, acceptez-vous de devenir ma femme ?
 - Voilà une surprise que je n’attendais pas, c’est un pensez-y bien.
 - Voyons, voyons, il n’y a pas à hésiter. Nous sommes tous les deux majeurs. Nous sommes entourés d’amis qui espèrent tous assister à notre mariage. L’évêque accepterait sûrement de présider la cérémonie. Les réceptions seraient magnifiques.
-

Quelles grandes fêtes en perspective. Allons dites oui et vous ne le regretterez pas.



Le prince Edward arborant la Croix de Malte

Effectivement le mariage a lieu le deux janvier 1791. La Cathédrale de Saint-Jean est particulièrement décorée. L'Évêque a revêtu des ornements neufs. La croix de Malte est à l'honneur partout. Les nouveaux mariés portent des toilettes neuves, complétées à peine quelques heures auparavant chez les meilleurs couturiers de l'île. Le prince porte fièrement au cou la Croix de Malte. Et la cérémonie commence, quand l'évêque lève sa crosse et dit :

- Vous, Prince Édouard, fils majeur du roi George III, souverain d'Angleterre et de la reine Sophia Charlotte, son épouse, acceptez-vous de prendre pour légitime épouse Thérèse Bernardine Mongenêt, ici présente, fille majeure de Jean-Claude Mongenêt, ingénieur et de Claudine Pussot, son épouse légitime d'autre part ; et de lui jurer amour et fidélité ?
 - Oui, je le veux.
-

- Et vous, Thérèse Bernardine Mongenêt, acceptez-vous de prendre pour légitime époux le prince Édouard ici présent et lui jurer amour, fidélité et obéissance ?
- Oui, je le veux.
- Par la présente, je vous déclare donc mari et femme jusqu'à ce que la mort vous sépare. Ainsi que Dieu vous soit en aide ! Et je vous bénis Au Nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen.

Au sortir de la Cathédrale, le soleil brille, les chevaliers sortent leurs épées et font la haie d'honneur. La foule applaudit. Les musiciens se font valoir. Les nouveaux mariés, en tête de cortège, marchent vers le château du grand maître des chevaliers de Malte, sur un chemin inondé de fleurs. Voilà une très grande fête, du genre de celles que le prince aime. La mariée est radieuse et son sourire reflète sa pensée : Si maman voyait ça !

Quelques heures plus tard, ils regagnent leur voilier et font route vers Gibraltar. Le voyage de retour se fait sans incident. Le prince, malgré son jeune âge, redevient le commandant de la garnison. La baron devenue princesse est bien respectée par tout le personnel.

Peu de temps après, les politiciens de Londres sont informés de ce mariage morganatique, qui devient un sujet de scandale, par des bavardages d'informateurs secrets. On ne peut admettre qu'un prince, fils du chef de l'Église d'Angleterre, ait contracté mariage avec une papiste. La cérémonie a été tenue à l'extérieur du royaume, avec le concours impensable des chevaliers de Malte, sous la présidence d'un grand chevalier évêque nommé par Rome. Ce mariage non approuvé par le parlement et par le roi est sans valeur. Il faut séparer cette union illégale au plus tôt.

Des instructions écrites signées par le roi sont expédiées à Gibraltar par courrier royal. Le 7^{ième} régiment d'infanterie, au complet, y compris son commandant, est muté à Québec, en vue d'y tenir garnison, d'y améliorer la discipline et surtout d'y faire cesser les désertions. Il s'agit d'une très importante décision. Le déplacement est risqué et même dangereux. La traversée prendra environ un mois. En plus des tempêtes fréquentes souvent du type ouragan, il y a possibilité de rencontrer des navires de guerre français et aussi des flibustiers.

Pour ainsi déplacer tout un régiment, il faut une armada de voiliers bien équipés. De plus l'entreprise devra prévoir nourriture, eau potable, médicaments, uniformes, vêtements chauds, armes,

outils, cordages, voiles, boulets de canon, etc. etc. pour plus d'un mois. Et évidemment, on oublie les coûts. C'est qu'en sous-entendu, on espère que la papiste refusera cette aventure. Une femme doit se tenir loin de tels dangers. Au besoin, on lui paiera une rente en dédommagement.

La traversée est longue et même pénible. Les frégates et autres navires d'escorte sont souvent en calminés, ou bien font face à des vents contraires qui les obligent à louvoyer. Parfois, ils sont dispersés et ne retrouvent que très difficilement leur rang dans l'escadre. La vie à bord est horrible. La nourriture est souvent infecte. L'eau potable est rationnée. Les facilités hygiéniques baissent à un niveau dangereux. Les odeurs dégagées par chacun sont emportées par le grand air, au moins pour ceux qui logent au niveau des ponts supérieurs. La rébellion gronde, mais est contrôlée par la discipline militaire.

Enfin des vols de mouettes signalent l'approche de la terre. Suit une courte escale à Halifax, pour s'approvisionner en eau douce, pour se ravitailler en nourriture et surtout pour se laver. La discipline est stricte et il faut se rembarquer, mais cette fois il ne s'agit que d'un court voyage de quelques jours, à destination de Québec.

6

LE SÉJOUR À QUÉBEC

Le onze août 1791, les imposants voiliers *Ulysses* et *Resolution* se préparent à accoster. La vue imprenable du Cap Diamant, du Château Saint-Louis, des Remparts, de la Cathédrale, de l'Hôtel-Dieu et des petites habitations au bas de la falaise surprend très agréablement. Cette vision s'ajoute à l'étonnement de constater le jeu des marées à une aussi grande distance de la mer.

Les nouveaux mariés sont tout sourire devant ces magnificences. Et oui, la baronne de Fortisson est bien là, en dépit des attentes de ceux qui avaient planifié une séparation. Comme les autres passagers, elle a subi les inconvénients et les risques de cette longue traversée.

Un courrier venu d'Halifax les a précédés. La Ville est pavoisée. Le canon tonne une salve de vingt et un coups de bienvenue. Des Highlanders écossais, dirigés par un tambour major, paradent en kilt, au son des cornemuses et des tambours.

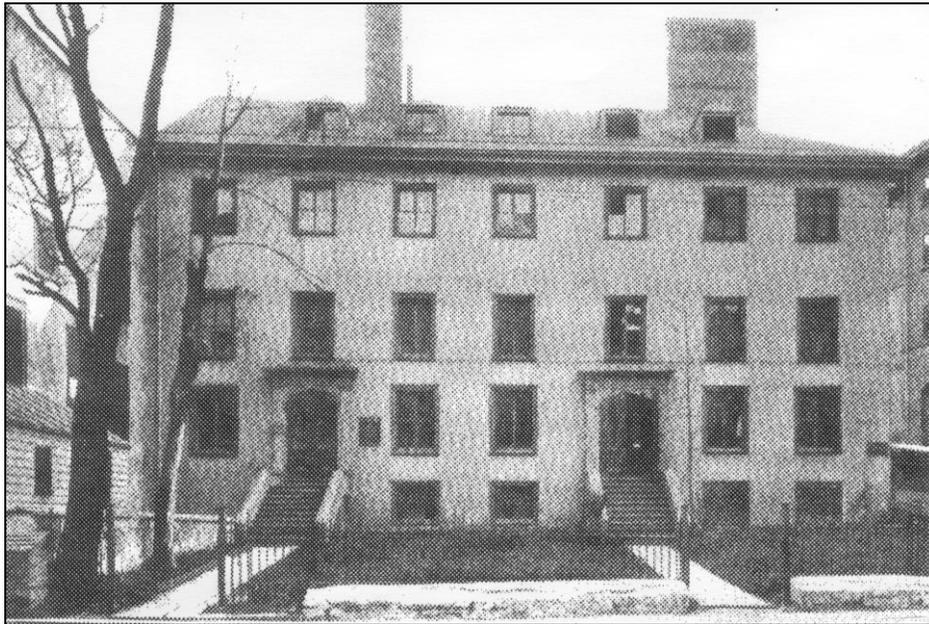
Sur le pont de leur navire, le prince et son épouse conviennent qu'il ne serait pas sage de présenter officiellement Marie Thérèse Bernardine Mongenêt à leurs hôtes. Pour des raisons de sécurité, il convient de trouver un nom d'emprunt, un nom fictif moins compromettant ; surtout parce qu'elle a un frère exilé à Londres et un autre prisonnier à Dijon. Sa famille en France pourrait en subir les contrecoups. Saint-Laurent-Sur-Mer, sa baronnie, les inspire et elle devient officieusement Julie de Saint-Laurent, baronne de Fortisson.

Les autorités militaires, civiles et religieuses se déplacent pour les accueillir. On se rend en procession du débarcadère jusqu'au château Saint-Louis, via la côte de La Montagne. L'évêque de Québec, en ornement d'apparat, confie sa crosse à

un auxiliaire pour être en mesure de bénir ce fameux couple, avec des gestes très spectaculaires. Une chorale de élèves du Petit Séminaire entonne le Domine Salvum Fac Regem. Puis les jeunes filles des Ursulines y vont d'un Ave Marie Stella. Les hourras, les bravos et les applaudissements sont nombreux. C'est une fête grandiose.

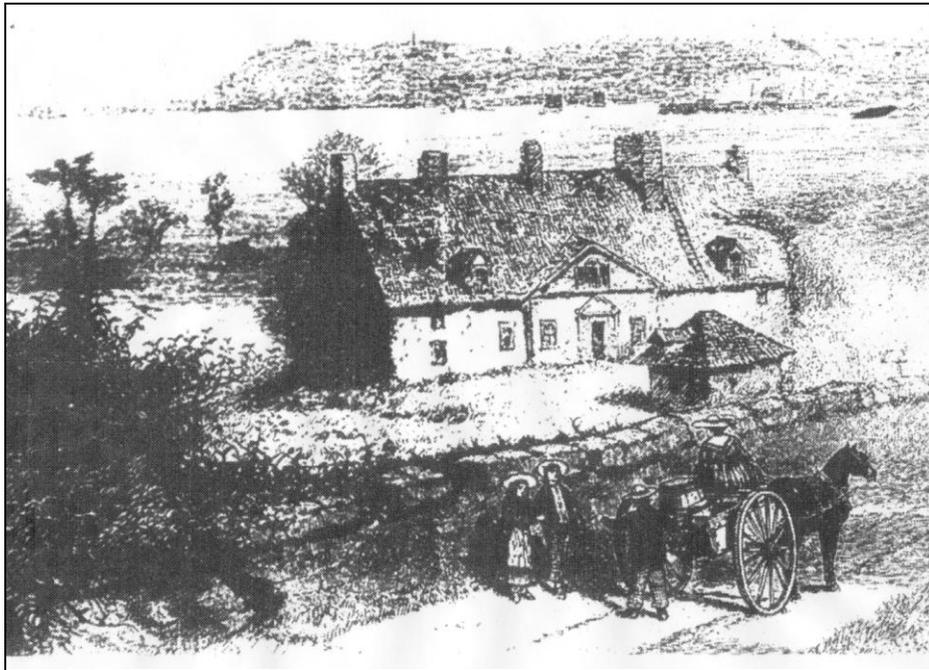
Au château St-Louis cependant le gouverneur de la colonie, Carleton (milord Dorchester), leur fait un accueil plutôt froid. C'est qu'il croit que le nouvel arrivant est venu pour le remplacer. Le prince devine ce soupçon et le rassure ; il arrive comme commandant de la garnison.

La résidence du vingt-cinq de la rue Saint-Louis est mise à la disposition du prince, de madame de Saint-Laurent et de leur suite. Le 7^{ième} régiment est dirigé vers la citadelle.



Le 25 rue St-Louis

Dès le lendemain le gouverneur les reçoit au thé de dix-sept heures et à un grand dîner. Tout le petit monde de la haute société québécoise veut connaître le prince et sa compagne. Ils sont vite la coqueluche du milieu. Les conversations tournent autour de la Cour d'Angleterre et de la révolution française. Julie et son prince charmant fascinent ces curieux. Parmi les invités il y a un certain de Salaberry, seigneur de Beauport et parent éloigné des Mongenêt. Il les invite à son manoir.



Manoir de Beauport

En 1735, Michel de Salaberry, capitaine de marine et commandant de la frégate *Anglesea*, arrive à Québec. Il y épouse Madeleine Louise Juchereau Duchesnay, petite-fille de Robert Giffard, premier seigneur de Beauport. En ce faisant, il hérite de la seigneurie. Et après lui, son fils Louis Ignace continue la tradition. Il épouse Catherine Hertel et lui fait plusieurs enfants dont quatre fils qui tous font carrière dans l'armée anglaise. Lui aussi a fait du service militaire et a même été blessé à plusieurs reprises.

Quelques jours plus tard, un cortège impressionnant de voitures laisse le vingt-cinq de la rue Saint-Louis en direction de Beauport. L'évêque de Québec, le gouverneur, l'ingénieur Chaussegros de Léry, le sieur d'Estimauville et plusieurs autres sont du groupe. Les nouveaux arrivants sont impressionnés par la beauté du paysage, par l'importance et l'étendue des fermes qui ne peuvent que difficilement être comparées aux fermes européennes. Au passage, la population les salue gaiement. Ils sont les bienvenus et ils en sont heureux.

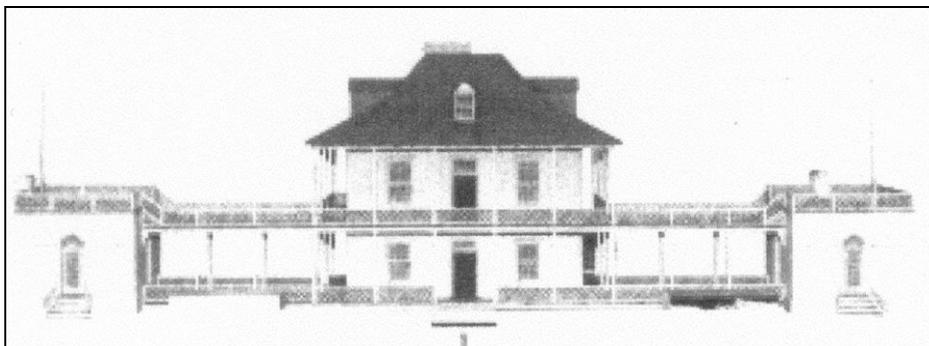
Au manoir, Catherine Hertel, épouse du maître de céans, les accueillent avec fierté. Un prince du sang et sa dame sous son toit, c'est un honneur inespéré et très hautement apprécié. Personne d'autre au Canada n'a connu une telle faveur. Là aussi,

les conversations sont actives. Le prince fait un long discours. Il décrit la famille royale. Son père le roi George III règne depuis plus de trente ans et il est très malade. Sa mère Charlotte de Mecklenburg est aussi malade. Il a huit frères et six sœurs. À la cour, les marchands et les groupes de pression en mènent large. En leur présence, la prudence est toujours de mise.

Quant à lui, il a fait ses études d'abord en Angleterre puis à Hanovre en Allemagne, et ensuite en Suisse pour perfectionner son français. Pour le moment, il vient de compléter un stage de commandement à Gibraltar, où il a acquis une expérience qui lui permet maintenant de prendre charge de la garnison de Québec. Il termine en faisant appel à l'aide de tous ceux qui sont en fonction, afin de rendre honneur au roi et à son délégué. La coopération c'est la clef du succès.

Et pendant que les hommes fument leur cigares, les femmes se font expliquer les malheurs et les inconvénients de la révolution française. Puis on passe au salon, pour un petit concert. Le prince et Julie vont chanter en duo, accompagnés par le lieutenant Smith qui les a suivis depuis Gibraltar. L'assistance reprend en chœur ; c'est la fête.

De solides amitiés se développent. Les de Salaberry les introduisent partout dans la région. La villa Haldimand ou maison Montmorency devient un lieu de rendez-vous. Les calèches voyagent au moins deux ou trois fois par semaine entre la rue Saint-Louis, le manoir de Beauport et la chute Montmorency. Ce site merveilleux, une villa digne des plus beaux rêves, devient un port d'attache pour l'été, alors que le vingt-cinq de la rue Saint-Louis est conservé comme résidence principale. C'est une période de bonheur.



Villa Haldimand ou Maison Montmorency

Catherine Hertel (souris est son surnom amical) apprend à Julie qu'elle est enceinte. Le prince et sa dame seront parrain et marraine. Puis quelques jours plus tard, Julie apprend à souris sa grande amie qu'elle aussi attend un bébé. Ces deux nouvelles deviennent l'objet de longues conversations et de nombreux projets d'avenir.

Ces dames sont relativement peu incommodées par leur nouvel état. Les nombreuses visites continuent sensiblement au même rythme. L'abbé Pierre Simon Renauld, curé de Beauport, se joint fréquemment au groupe. Lui aussi aime bien les discussions politiques. L'évêque Hubert curé de Notre-Dame de Québec, se plaît en la compagnie de ce groupe.

Ces réunions amicales deviennent très recherchées. Le père de Berrey supérieur des Récollets, le grand vicaire Jean-Louis Desjardins, natif de Massas diocèse d'Orléans et également rescapé de la Révolution, les sieurs Baby, Duchesnay, de Lotbinière, de Rouville et quelques autres sont souvent aperçus parmi les invités. Mais les plus intimes demeurent les de Salaberry et l'abbé Renauld.

Le vingt juin 1792, le docteur Charest est appelé au manoir. Il procède à l'accouchement de Catherine. C'est un garçon. Son nom est déjà choisi, c'est Joseph Édouard Alphonse de Salaberry. Il est baptisé le deux juillet en l'église de Beauport par Monseigneur Charles François Bailly, évêque de Capse et auxiliaire de Québec, assisté par le curé Renauld. Les registres indiquent officiellement : Le deux juillet mil sept-cent quatre-vingt-douze, par nous soussigné Évêque de Capse, en présence de monsieur Renauld, curé de Beauport, a été baptisé Édouard Alphonse, né le vingt juin dernier du légitime mariage de Monsieur Ignace Michel Louis Antoine de Salaberry, écuyer, seigneur de Montmorency et juge de paix de sa Majesté et de dame Catherine de Hertel. Le parrain a été Son Altesse Royale Monseigneur le Prince Édouard D'Angleterre, chevalier du très noble ordre de la jarretière et de l'ordre très illustre de St-Patrick colonel du Régiment Royal des Fusiliers, Commandant à Québec. La marraine Madame Alphonsine Thérèse Bernardine de Montgenêt, de St-Laurent, de Fortisson qui ont signé avec nous.

Le deux de juillet mil sept cent quatre-vingt-douze
 par nous sous-signé Evêque de Capse, présence de Messire
 Renauld, curé de Beauport, a été baptisé Edward -
 Alphonsie le vingt de juin dernier, du légitime mariage
 d'Edmond de Monsieur Jacques Michel Louis Antoine de
 Salaberry, Campy, Seigneur de Montmorency, & de
 sa femme Catharine de Gortel. Le procureur a été Son Altesse
 Royale Monseigneur de Brime Edward d'Artois
 Chevalier du très noble ordre de la Jarretière et de l'ordre
 des Illustres de St. Patrick, Colonel du Régiment Royal
 fusiliers, commandant à Québec, &c. &c. &c. La
 marraine Madame Alphonsine Thérèse Bernardine
 de Montgault de St. Laurent Baronne de Fortisson
 qui ont signé avec nous.

Édouard Prince de la Grande Bretagne
 Montgenêt de St-Laurent de Fortisson
 Fred Aug Waterhall Capt. 11th Regt
 Renauld ptre
 William Henry Digby
 Edmund Byng
 John Hale
 Troy Furlien Lt.
 Adelaide de Salaberry
 Charles Thomas de Salaberry
 Charles François Evêque de Capse

Certificat de baptême signé par
 Édouard, Prince de La Grande-Bretagne
 Montgenêt, de St-Laurent, de Fortisson
 Fred August Waterhall, capt. 11th regiment
 Renauld, ptre.
 William Henry Digby
 Edmund Byng
 John Hale
 Troy Furlien, Lt.
 Adelaide de Salaberry
 Charles Thomas de Salaberry
 Charles François, Évêque de Capse.

La cérémonie se termine par une très grande réception à la villa Haldimand.

Ce bébé tout neuf est le quatrième fils des de Salaberry ; il devient vite l'adoration de toute la famille et aussi bien sûr de son parrain et de sa marraine.

Et quelques semaines plus tard, Monseigneur Bailly évêque de Capse est de nouveau appelé à présider une cérémonie de baptême. Cette fois il s'agit du fils d'Édouard et de Julie. Le 10 août 1792 naît un garçon...Mais les registres sont muets. Les preuves ont été détruites. Et pourtant il y a ce monument du cimetière Saint-Matthew's à Québec.

Politiquement parlant, 1792 est une année fort importante. Le Canada est divisé en deux sections. D'une part, le Bas-Canada prospère, avec un commerce florissant et une population en croissance et le fleuve Saint-Laurent comme route naturelle, n'a presque pas de dettes. D'autre part, le Haut-Canada, très endetté, avec un territoire immense, une population restreinte et peu de moyens de communications.

Le lieutenant-gouverneur Alured Clarke est chargé d'organiser la première élection. Le Bas-Canada est divisé en vingt et un comtés et les candidats peuvent être élus dans plus d'un comté. Le prince participe activement à la campagne électorale, avec ses amis. Louis Ignace Michel Antoine de Salaberry d'Irumberry est élu député de Québec et de Dorchester. Antoine Juchereau Duchesnay est élu dans Buckinghamshire (comté s'étendant de Lauzon à Sorel). Dambourges est élu dans Devon (aujourd'hui L'Islet). Et M. Guérout s'assure le siège de Richelieu. Pour les besoins de la cause, le palais épiscopal de Québec est transformé en parlement ; on y tient quelques sessions.

7

DE NOUVELLES MISSIONS

La teneur de ces événements finit par atteindre Londres, avec un retard certain il est vrai, en raison de la distance et de la lenteur des moyens de communications du temps. Les politiciens antipapistes sont toujours en fonction. Ils sont plus scandalisés que jamais et cherchent un autre moyen de briser cette union illégale, à leur avis.

Un nouveau projet est présenté au parlement. Il est accepté et entériné par la signature du roi. Les ordres sont que le prince devra aller prendre charge des troupes aux Antilles où les Français sont encore actifs. Les déplacements, les accidents imprévus et les risques des armes ; tout est possible. Et la papiste n'abandonnera sans doute pas son enfant. Évidemment, ces penseurs désirent avant tout une séparation.

Mais les ordres écrits ne parviennent à Québec qu'en fin de 1793. Trop tard, le fleuve est gelé. Il n'est plus possible de quitter Québec par navire.

Le lieutenant-gouverneur, ses conseillers, le prince et quelques officiers de la garnison se réunissent en session spéciale. Bien sûr il ne saurait être question de désobéissance à l'ordre reçu ; l'officier commandant doit donner l'exemple. Attendre jusqu'au printemps prochain devient impossible. Alors, un des officiers suggère de suivre la route des indiens et des coureurs des bois. Il s'agit de partir de Québec en carrioles, de se diriger jusqu'à Sorel, puis de traverser le Lac Champlain sur la glace et ensuite de gagner Boston, où il sera possible de nolisier un navire en direction des Antilles. Le plan est accepté, puisqu'on ne peut faire autrement. L'armée est chargée d'organiser les détails du voyage.

Le prince retourne au vingt-cinq de la rue Saint-Louis pour informer sa femme et préparer son départ.

- Et alors, est-ce que nous attendons jusqu'au printemps prochain ?
- Impensable, je ne peux désobéir ; noblesse oblige.
- Mais les glaces empêchent la navigation.
- C'est pourquoi il est prévu de suivre la route des Indiens.
- Alors, quand partons-nous ?
- Voyons, je ne peux imposer si grands risques à mon épouse et à mon bébé.
- Il y a pourtant une solution. Madame Dupuis et son futur mari pourraient continuer leur travail. Nous serions ensemble et le bébé serait en sécurité. Puis dans quelques mois, quand la situation serait revenue à la normale, nous pourrions revenir à Québec. Quant à moi les risques du voyage ne me font pas peur. La traversée de l'Atlantique était autrement plus dangereuse.
- Bon, bon. Voyons aux détails.

Édouard indique à son personnel ce qui constitue son bagage : ses uniformes, son épée, ses livres, des vêtements chauds, des raquettes, des imperméables etc. Julie elle, pense aux instructions à laisser à Mary Dupuis et aux toilettes qu'elle emportera.

Avant de partir, il convient de recevoir une dernière fois les de Salaberry. Aucun doute, ce sont des amis fiables qui verront à la sécurité et à la santé du bébé.

Puis une rencontre avec les organisateurs du voyage a lieu à La Citadelle. Les bagages seront placés dans les carrioles et sous surveillance militaire jusqu'au moment du départ. Au lever du soleil, le lendemain, il faudra réaliser un départ silencieux. Nul ne doit connaître la destination prévue.

Effectivement, toute une flotte de carrioles traverse le fleuve sur la glace, à l'heure des coqs, alors que la température est de beaucoup en bas du point de congélation. Par mesure de sécurité cependant, de longs intervalles inégaux sont laissés entre les traîneaux. Sur la rive sud, le convoi s'oriente vers le sud-ouest. Après des heures de route et comme prévu, il y a une escale à Sorel. Monsieur et madame sont dignement reçus à La Maison des Gouverneurs. L'écrivain Walter S. White relate ce fait dans son livre – La Maison Des Gouverneurs.



Maison des Gouverneurs

Quelques jours plus tard, c'est la remontée de la rivière Richelieu, suivie par la traversée du lac Champlain, en direction du sud. Le soleil brille et ses reflets sur la neige aveuglent. Soudain un des chevaux est effrayé et s'emballe. Les coups de sabots brisent la glace. Deux des carrioles s'enfoncent rapidement et deviennent une perte totale. Puis les militaires réussissent à rétablir l'ordre. Il n'y a ni mort, ni blessé, mais une grande frousse. Julie tremble d'énervement et de froid, tandis que le prince est atterré par la perte de sa bibliothèque de cinq mille volumes et de ses uniformes.

Suite à cet accident de parcours, la caravane atteint Burlington le 13 février 1794. Ensuite c'est Boston, où on est accepté à bord d'un petit navire du type packet boat, équipé de six canons seulement et normalement affecté au transport du courrier. C'est loin de la sécurité absolue, mais il n'y a pas d'autre choix.

Le vingt février, c'est le départ pour La Martinique. Ces émotions affectent Julie qui couve une vilaine grippe. À peine partie de Boston, elle subit une forte poussée de fièvre. Incapable d'absorber quelque nourriture que ce soit, elle garde le lit. La mer est mauvaise et il n'y a pas de médecin à bord. Le commandant du petit navire signale la présence de grosses frégates fortement armées. On s'inquiète pour la malade. Le port le plus proche, c'est New-York. On y fait escale et on la descend à terre, en civière. Le prince la confie à des amis et à un médecin de l'hôpital. Le verdict rendu est qu'elle a besoin d'un grand et

long repos. Dans quelques semaines tout au plus, elle sera sur pieds.

□ Courage madame. Cette mission ne durera pas longtemps. D'ici peu, je serai de retour. Et alors nous repartirons pour Québec.

Le capitaine insiste pour activer le départ ; il y a déjà trop de retard. On reprend la mer, en longeant la côte, pour plus de sécurité.

À New-York, la présence de l'épouse d'un prince attire l'attention des journalistes. L'un d'eux écrit un article virulent. Une papiste devient la maîtresse d'un prince de sang royal. On prétend que leur union a été sanctionnée par un évêque de l'église romaine. C'est impossible, un prince du sang, peut-être un futur roi, ne peut agir ainsi. Un mariage papiste n'a aucune valeur. Les églises protestantes ne peuvent reconnaître une telle union. La prétendue baronne n'est qu'une maîtresse de luxe.... D'autres journalistes deviennent aussi des colporteurs enragés ; c'est la haine de tout ce qui est soumis à l'autorité pontificale romaine ; c'est une étape des guerres de religion.

En arrivant en Martinique, le prince apprend que la malaria y sévit et qu'il est promu lieutenant-général. Mais il n'y a pas de guerre, ni de garnison à diriger. Alors il éclate. Les intrigants ont réussi à le séparer de son grand amour. Ils les ont exposés à des risques énormes : la maladie de sa femme, un transporteur de courrier mal équipé et mal protégé, des écarts de température extrêmes, la contagion par la malaria, une mission inutile, des pertes considérables etc. etc. Il est sûrement de mauvaise humeur, mais il réalise vite qu'un prince ne peut se plaindre devant son entourage. Les seuls devant qui il pourrait exprimer ses doléances sont si loin et si difficiles à contacter et à convaincre.

Le document qui lui décerne le titre de lieutenant-général lui assigne aussi un poste à Halifax. Il lui faut donc retourner au Canada d'où il vient justement d'arriver. Il y a certainement quelqu'un qui ignore volontairement qu'entre deux points, le plus court chemin c'est la ligne droite. Et puis, il y a Julie. Il lui écrit de venir vite le rejoindre à Halifax.

Dès son arrivée à Halifax, il envoie un message à son fidèle ami de Salaberry, daté du quatorze juillet 1794, en français : « Mon bonheur aurait été complet si elle avait été là

pour m'accueillir. Je remercie la Providence d'avoir pu échapper à la malaria qui s'était répandu dans les Antilles et d'avoir réussi à survivre, à bord d'un petit packet boat équipé de six canons seulement alors que nous avons aperçu plusieurs frégates beaucoup mieux armées que nous. Soyez assuré que je n'attribue pas cette protection au seul facteur chance, mais que je reconnais l'Être Suprême qui décide de tout ».

D'autre part, Julie quitte New-York, avec un sentiment de délivrance, de libération. Les articles diffamants des journalistes locaux lui ont donné la nausée. Elle n'aurait jamais crû qu'il pouvait exister des gens aussi méchants, à la plume aussi mensongère.

L'établissement à Halifax se fait rapidement ; de Salaberry vient leur rendre visite.

- Le bébé est en excellente santé. Dès que vous serez bien installés, je vous l'amènerai. Réalisez-vous qu'il n'aurait pas survécu, s'il avait eu à vivre une petite partie de vos aventures?
- Vous n'en serez jamais suffisamment remercié.

La vie sociale à Halifax est différente de celle de Québec. Même si les réceptions y sont moins nombreuses et moins entraînantes, les amoureux s'y font encore de nombreux amis. À l'occasion, ils chantent encore en duo. Leur pianiste préféré, le lieutenant Smith les a aussi suivi à Halifax. Ils reçoivent parfois des visiteurs importants, comme le duc d'Orléans qui deviendra roi de France, le duc de Montpensier et le comte de Beaujolais. Ils sont ensemble, ils sont heureux.

Selon des informations non prouvées, mais répétées de génération en génération et que certains baptisent de légendes, Julie serait de nouveau enceinte. Un autre fils serait né, mais encore une fois, les registres sont muets. Ce bébé aurait été confié à de Salaberry, en attendant que la mère récupère.

De toute façon, un amour intense les unit et ils sont heureux. Plusieurs écrits, dont un certain nombre de lettres conservées précieusement dans les archives des de Salaberry en rendent témoignage. En 1796, ils projettent la construction d'une maison, à dix kilomètres de la ville. Il est question de démissionner de l'armée et de s'y établir définitivement. Mais il y a des rumeurs qui circulent. Un projet d'alliance franco-américaine est paraît-il en préparation pour aider la France à

reprendre possession du Canada. Alors la venue des deux bébés est remise à plus tard.

Puis un jour, en revenant d'un exercice militaire, le prince fait une chute en bas de sa monture. Il se casse une jambe. On le transporte à sa résidence. Le médecin appelé est formel. Il s'agit d'une mauvaise cassure. L'accidenté a besoin des meilleurs soins. Sa jambe doit être enfermée dans un plâtre pendant plusieurs semaines. Après, il y aura une longue période de réadaptation. Les exercices devront être bien programmés et suivis de très près. Il faudra certains remèdes pour calmer la douleur. Il devient donc nécessaire que le patient soit rapatrié le plutôt possible.

En cet automne de 1798, le prince âgé de trente et un an, retourne à Londres qu'il n'a pas revu depuis fort longtemps. Julie, son grand amour, l'accompagne. De tout son cœur, elle souhaite que la traversée soit moins difficile que la précédente. Elle a trente-huit ans et une grande crainte que son mari ne reste infirme. Après sa réadaptation, devra-t-il se déplacer avec des béquilles ? Avec des cannes ? En fauteuil roulant ? Est-ce trop espérer qu'il redevienne un homme normal ? Est-ce que leurs ennemis se seront un peu calmés ?

À leur arrivée, ils sont logés au palais Kensington. Le climat a peu évolué. Les médecins lui procurent de bons soins et il s'en remet assez rapidement.

Le sept mai 1799, il est présenté à la Chambre des Lords où il est reçu duc de Kent. Cette nomination lui vaut des émoluments de douze milles livres par année. Dans son discours d'acceptation, il fait remarquer qu'on le traite injustement. Son frère Frédérick a été promu duc d'York à l'âge de vingt et un ans, son frère William est devenu duc de Clarence à vingt-quatre ans, alors que lui, il a dû attendre l'âge de trente-deux ans. Et pour comble, Ernest Augustus, son cadet de quatre ans, vient d'être promu duc de Cumberland, en même temps que lui et avec la même rente de douze milles livres. De plus, alors qu'il était en service commandé, il a subi de nombreuses pertes qu'il évalue à plus de 50 000 livres et qu'on refuse même de discuter. Il rappelle que lors de la traversée du Lac Champlain, il a perdu sa bibliothèque de cinq milles volumes, ses uniformes et d'autres articles. Oui, il y a injustice. Mais il conclut vite qu'il s'adresse à des sourds.

Il est bien évident que ce prince n'est aimé ni par le roi, ni par ses frères, ni par les parlementaires. À cela, il y a peut-être une explication : Il préfère chanter en duo avec sa femme plutôt que participer aux orgies qui l'entourent.

Le premier ministre fait de belles promesses qui se transforment en déclaration à la presse : « Le prince ayant été absent, en service à l'étranger pendant tellement d'années, nous l'avons malencontreusement oublié. » (Cf. William James Anderson, *The life of F.M.H.R.H. Edward Duke of Kent* (page 880) Hunter Rose and Co., Ottawa and Toronto 1870.)

Trois jours plus tard, il se voit confier une nouvelle mission. Il est nommé général en chef des troupes britanniques en Amérique du Nord, avec quartiers généraux à Halifax. De nouveau, il doit prendre la mer et s'éloigner de son milieu naturel.

Cependant cette mission n'est que de courte durée. Le prince a les bronches et les poumons infectés. Le rhumatisme affecte sa jambe. Les grands écarts de températures qu'il a subis au cours de ses nombreux déplacements le rendent fragile. Le climat local est loin de lui être favorable. Dès le printemps, il doit être rapatrié en Angleterre. Alors le projet de démissionner de ses fonctions, de réunir sa nouvelle famille dans une maison neuve et de s'y installer définitivement est encore une fois remis à plus tard. Le couple passe un hiver inconfortable. La traversée dure vingt-sept jours et est fort peu agréable.

À peine arrivée au palais de Kensington, Julie attrape une très mauvaise grippe dont elle ne se remet que difficilement. Quant au prince, son médecin prescrit des bains d'eau de mer très chaude, ce qui soulage quelque peu ses rhumatismes.

Après toutes ces aventures, la situation financière du couple est en mauvais état. Le train de vie princier, les réceptions, les sorties, les soins médicaux, divers frais pour les deux enfants, les serviteurs, les toilettes font que le prince émet de nouvelles protestations pour essayer de régler les injustices dont il a été victime. S'il était traité sur le même pied que le duc de Cumberland sa rente serait de 48 000 livres, alors que de Clarence, elle serait de 96 000 livres, comparées à la sienne qui n'est que de 12 000 livres.

Malgré ces récriminations, rien n'est fait ; ce qui explique au moins en partie les nombreuses dettes. Et avec le temps, la santé se rétablit peu à peu.

En 1802, le général O'Hara gouverneur général de Gibraltar décède. Les parlementaires en profitent pour nommer à ce poste vacant le duc de Kent. Par cette nouvelle fonction, on éloigne un prince récalcitrant ; le règlement des dettes est remis à plus tard. Alors ce prince, qui avait à Québec et à Halifax une réputation de parfait gentilhomme, devient hargneux, maussade et d'une sévérité excessive. Rien ne lui échappe, la moindre petite incartade est sévèrement punie. Les militaires de la garnison écopent. Le cachot et le fouet deviennent monnaie courante. Il y a là une sévérité abusive telle que son rappel devient nécessaire.

De nouveau ils habitent à Kensington. Les créanciers sont toujours aux aguets. La vie de châtelain avec réceptions, serviteurs et train de vie princier rend difficile, voire impossible le remboursement des dettes. En plus il y a toujours des intrigues et des conflits de personnalité en coulisse. Il devient de plus en plus évident que le régent et les fêtards aux nombreuses maîtresses détestent le couple Edward-Julie.

Alors pour éviter des disputes regrettables, ils louent une maison à Knightsbridge en banlieue. Le prince fait quotidiennement le trajet entre cette maison et Londres, la plupart du temps à dos de cheval. Comme les réceptions ont surtout lieu à Londres, Julie doit aussi effectuer de nombreux voyages.

La correspondance avec leurs amis québécois est continuée. Les nouvelles reçues sont bonnes. Les enfants sont en excellente santé. Ils mènent une vie saine et ne causent aucun problème. Ils sont plus en sécurité dans leur milieu actuel que dans un château bruyant, mal chauffé et rempli d'intrigues, de jalousies et de scandales. D'ailleurs, ils sont beaucoup trop jeunes pour qu'on les oblige à affronter les misères et les dangers de la traversée de l'océan.

Ces années sont les mieux connues de la vie de nos deux grands amoureux, grâce à la correspondance précieusement conservée par la famille de Salaberry. Le fils aîné, Charles Michel est capitaine depuis le cinq septembre 1799. Il décède à Chambly en 1829, à l'âge de cinquante et un ans. Après sa mort, les lettres reçues sont rassemblées par le docteur William James Anderson, président de la Société Littéraire et Artistique de Québec. Elles sont imprimées et publiées par Hunter, Rose and Company, d'Ottawa et de Toronto, en 1870, sous le titre : « *The Life Of F.M.H.R.H., Edward Duke of Kent* ».

La lecture de ces lettres permet de comprendre que le prince est capable d'amitié et d'amour durables. Elle nous renseigne aussi sur les nombreux services qu'il a rendus à ses amis. De plus, elle explique au moins en partie l'état désastreux de ses finances, causé par sa grande générosité.

De nombreuses faveurs résultent de ces échanges de courriers. Charles Michel de Salaberry est nommé lieutenant à l'âge de seize ans et capitaine à vingt ans. Ses trois frères deviennent officiers dans l'armée anglaise. Et pourtant, il s'agit de petits campagnards, des francophones, nés à Beauport. Ils sont protégés, couverts d'honneurs, bien reçus partout, en Jamaïque, en Angleterre, en Espagne, aux Indes et ailleurs.

Il y a aussi des interventions en faveur du curé Renauld, de Monseigneur de Capse auxiliaire de Québec, du père De Berrey Supérieur des Récollets, du major Dambourges, du capitaine d'Estimauville et de quelques autres. Quant au grand ami Louis Ignace de Salaberry, bien qu'il ait pris sa retraite, en tant que lieutenant, il est promu major et devient surintendant des Affaires Indiennes. Chacune de ces lettres conduit à de nombreuses interventions et requiert un temps considérable.

Le vingt-six juin 1805, Charles Michel, Maurice et Louis de Salaberry s'embarquent à Québec, pour gagner leur régiment respectif en Angleterre. Le filleul d'Edward et de Julie, Édouard Alphonse, n'a que quatorze ans ; il doit donc attendre.

Le seize juin 1806, Édouard Alphonse laisse Québec à bord du voilier « Le Champion », commandé par le capitaine Bromley. À Londres, il est reçu à Castle Hill Lodge. Julie de Saint-Laurent lui donne une montre en or et lui fait faire un habit complet. On le sort partout, à l'opéra, au théâtre, en ville. Julie est pour lui plus qu'une marraine. Il s'agit en quelque sorte d'un échange de bons procédés. Le prince et Julie s'occupent des quatre beauportois membres actifs de l'armée britannique, alors que les de Salaberry prennent soin des deux enfants demeurés au Canada, en sécurité.

Elle raconte à son filleul, Besançon, son enfance et la famille Mongenêt. Elle lui décrit la carrière de son père l'ingénieur Jean-Claude. Le jeune homme s'enthousiasme et décide de devenir lui aussi un ingénieur. Le prince le stimule ; il est convaincu qu'Édouard Alphonse fera un très bon ingénieur.

Dans une lettre datée du dix-sept avril 1807, le prince écrit à Louis Ignace de Salaberry que le cadet Édouard Alphonse a reçu des félicitations pour sa bonne conduite et son application au Royal Military College de Great Marlow, de la part du capitaine McDermott et du lieutenant-colonel Buller.

Le treize juin 1807, le prince le visite à Marlow. En août, le cadet passe un mois de vacances chez le duc de Kent et son épouse Julie, à Castle Hill Lodge. À Noël, il dîne en compagnie du duc d'Orléans et de l'ambassadeur de Suède.



Édouard Alphonse de Salaberry 1810

Le quinze novembre 1808, Julie écrit à Charles Michel : « Il est plus grand que moi et que sa mère et il fait de grands progrès en mathématiques et en dessin. Il mesure cinq pieds et six pouces et il n'a pas fini de grandir, puisqu'il n'a que seize ans ».

Le cinq août 1809, Édouard Alphonse poursuit ses études à l'Académie Militaire où il n'y a plus que cinq élèves qui le précèdent. On croit qu'il pourra terminer à Noël, après avoir complété un stage de six mois en arpentage. Il deviendra alors lieutenant. Le duc croit qu'il pourra demeurer là pour neuf à dix mois et après être rapatrié au Canada. Il mesure alors cinq pieds et huit pouces. Vraisemblablement, il dépassera six pieds.

Le quinze janvier 1812, il est lieutenant ingénieur à Ciudad Rodrigo en Espagne. Le six avril de la même année, il se fait tué à Badajos, alors qu'il n'a que dix-neuf ans et six mois. Ses frères Maurice et Louis (Chevalier) se font également tuer, aux Indes, le premier le dix-sept octobre 1809 et le second en 1811.

Trois morts tragiques en trois ans ! À Londres et à Beauport, c'est la consternation, la peine, les regrets et les pourquoi. Pourquoi eux, si jeunes, si prometteurs ? Pourquoi ? Et à la réflexion, Julie convient qu'il est plus sage de tenir ses propres fils éloignés de ces accidents de parcours. Ils mènent une vie plus saine et plus sécuritaire en étant tenus loin des dangers militaires, des intrigues et des mauvais exemples de la cour.

Charles Michel, né le dix-neuf novembre 1778, à Beauport, devient capitaine, puis major de brigade, puis aide de camp du brigadier général de Rottenburg. Il est ensuite rapatrié à Québec. Le treize mai 1812, il épouse sa cousine Marie-Anne Julie Hertel. Lors d'une invasion américaine, il devient : Le Héros de Chateauguay. Il décède d'une hémorragie cérébrale, à Chambly le vingt-sept février 1829 ; il n'a que cinquante et un ans.

La durée, la fréquence et l'amitié profonde qui ont inspiré ce volumineux courrier ne sont pas faciles à expliquer. D'une part, il y a un prince détesté par son père et par ses frères. Il est en missions fréquentes, souvent contre son gré et toujours soumis aux intrigues des politiciens. Il est exposé à des conditions de vie difficiles : malaria, tempêtes, grands écarts de température, risques des canonnades, traversées sur les glaces du fleuve et du lac Champlain, etc. etc. Malgré des promesses répétées, ses émoluments de fonction demeurent inférieurs à ceux de ses frères. Il n'est accepté comme duc qu'à l'âge de trente deux ans,

alors que tous ses frères l'ont été dans la vingtaine. Et d'autre part, il y a des amis fidèles avec qui il est d'une grande générosité et d'une fidélité hors de l'ordinaire. Cette amitié persiste malgré les différences de milieux, de langue et d'âges (en 1794, le curé Renauld a soixante-trois ans, Louis Ignace quarante-deux, Charles Michel quinze et le prince vingt-sept ans); malgré les lenteurs du courrier et la rigueur des hivers. Certaines des lettres frisent sans doute le harcèlement par des demandes trop nombreuses.



Charles-Michel de Salaberry

Une telle fidélité est en fait très rare. Les pressions exercées sont si évidentes qu'elles incitent à croire qu'en retour d'un certain tutorat des deux enfants, il faut bien agir avec reconnaissance. L'ensemble des gestes posés assure en quelque sorte une certaine crédibilité à l'histoire du fils du prince Édouard.

8

1816 – 1818

Essayant d'obtenir une amélioration au moins partielle de sa situation financière et dans le but de régler les dettes les plus urgentes, le prince fait appel au régent. Il écrit aussi au premier ministre.

Après de multiples représentations sa rente est haussée à 27 000 livres. Les créanciers jubilent. Du montant alloué, 16 000 livres serviront annuellement à l'extinction des dettes. Le reste sera à peine suffisant pour survivre, mais mis à part les intéressés, personne ne s'en soucie.

Cette situation financière frisant la catastrophe oblige à de grandes économies. En août 1816, le couple décide d'aller s'installer à Bruxelles, où le coût de la vie est beaucoup moins élevé qu'à Londres et où il y a sûrement moins de mondanités. Ils y louent à bon compte une maison délabrée que le prince rénove lui-même.

Les créanciers cependant ne se satisfont pas de cette demie victoire, ils harcèlent de plus en plus ; ils réclament un remboursement total et plus rapide. Il y en a même parmi eux qui vont jusqu'à suggérer que le duc se sépare de Julie pour épouser une princesse selon son rang, et surtout une princesse avec une dot importante. Cette action mettrait fin à une situation financière désastreuse. À leurs yeux, le mariage morganatique étant sans valeur, ils ne voient là aucune difficulté.

Le même argument est repris par les politiciens de Londres et aussi par d'autres conseillers de la famille royale. La presse londonienne se mêle aussi de cette affaire ; quelques articles apparentés à ceux des journaux de New-York de 1794 sont

publiés. Les pressions sont fortes. Mais jusque là le grand amour résiste.

Des intermédiaires lui présentent la sœur de la tsarine, Katherina Amelia de Baden ; il s'agit d'une vieille fille de plus de quarante ans. Un peu plus tard, on lui offre comme second choix une jeune veuve de trente ans, Victoria de Leiningen, mais ces propositions sont remises à plus tard.

En novembre 1817, la princesse Charlotte, légalement fille unique du régent et héritière présomptive du trône, décède en accouchant d'un bébé mort-né. Voilà qui change tout. Le titulaire du trône, George III est aveugle et fou. Il a soixante-dix-neuf ans et est roi depuis cinquante-sept ans. Le régent, âgé de cinquante-cinq ans est en fonction depuis six ans. Il souffre comme son père de porphyrie et il n'a pas d'héritier légitime connu. Le suivant est le duc d'York et il est en situation comparable à celle de son frère aîné. Le duc de Clarence suit, mais il n'a eu qu'un seul enfant légitime qui n'a vécu que quelques heures. Les descendants bâtards cependant sont si nombreux qu'il faudrait un recensement pour en connaître le nombre exact.

De cette situation un peu cocasse, il résulte que des pressions extraordinaires sont exercées sur le duc de Kent. Ses conseillers lui répètent qu'il est obligé d'assurer la continuité de la monarchie. Il doit épouser une princesse du sang et lui faire un enfant. Cette solution présente aussi l'avantage de régler ses dettes. Il ne doit pas se sacrifier continuellement et vivre misérablement comme un exilé. Les plus grands honneurs l'attendent. Mais il y a son grand amour, Julie, avec qui il vit depuis vingt-sept ans. Ensemble, ils ont connu des joies, des peines, des difficultés. Et ils vivent un amour qu'ils croyaient pour toujours. Ils ont été fidèles l'un à l'autre. Ils ont partagé les mêmes amitiés, les mêmes tracasseries, les mêmes aventures.

Les pressions répétées et les arguments employés sont tels que le prince n'a plus le choix. Il doit céder, mais il n'oublie pas celle qu'il a épousée librement à La Valette et qu'il aime profondément. L'historienne Monica Charlot cite dans *Victoria, Le Pouvoir Partagé* : « Dieu seul sait le sacrifice que ce sera pour moi, quand le devoir me conduira à prendre épouse ».

Le onze décembre 1817 le conseiller et ami Creevey leur rend visite à Bruxelles. Il rapporte à Londres le message suivant : « Pour mon établissement, comme je me marie (si tant

est que je me marie) pour assurer la succession, je considère que le mariage du duc d'York doit servir de précédent (il avait épousé la princesse Frédérika). Il s'agissait aussi d'un mariage pour la succession et l'on s'était arrêté à 25 000 livres de revenue en considération de ce fait, en sus de tous les autres revenus. Je me contenterai de cet arrangement, sans aucune exigence fondée sur l'évolution monétaire de 1792 à maintenant ».

Parmi les candidates au mariage, le duc de Kent s'entend avec Victoria, princesse de Leiningen. Il fait sa demande en mariage par écrit. Elle est sœur de Léopold, mari de la défunte Charlotte, sa propre nièce . Victoria a trente et un ans, elle est veuve depuis trois ans. En premières noces, elle avait épousé, à l'âge de dix-sept ans un homme de vingt-trois ans plus âgé qu'elle. Elle est mère de deux enfants. Elle ne parle pas anglais.

Le vingt-cinq janvier 1818, Victoria de Leiningen écrit une lettre d'acceptation. Ce geste mène à une rupture définitive entre Julie Mongenêt et le prince Edward Augustus. Alors elle quitte Bruxelles pour aller s'installer à Paris. Elle y est bien reçue. À quelque temps de là, le roi de France Louis XVIII lui fait décerner le titre de comtesse de Montgenêt (en modifiant l'orthographe du nom).

Certains prétendent qu'elle est entrée au couvent ; d'autres qu'elle s'est inscrite à l'hôtel de Sainte-Aldegonde, au cent-seize de la rue de Grenelle, faubourg Saint-Germain ; d'autres qu'elle aurait épousé Prospéro Colonna, serait revenue à Québec, où elle serait décédée à l'âge de cent-six ans ; d'autres qu'elle aurait vécu avec sa sœur Béatrix à Paris, au vingt-huit de la rue Chantereine et plus tard au huit Place Louis XV. On ajoute aussi qu'elle est décédée, célibataire, à l'âge de soixante et neuf ans et onze mois, le huit août 1830. Elle serait enterrée au cimetière du Père Lachaise, division vingt-sept, septième rangée, numéro dix-neuf. Dans la revue *Chatelaine* de décembre 1970, on dit qu'elle est décédée dans une petite ville du Sussex, en Angleterre. Pourquoi tant de diversités dans ces dernières informations ? Tout cela porte à croire qu'il y a eu là aussi semence d'ivraie.

9

LA FAMILLE WOOD

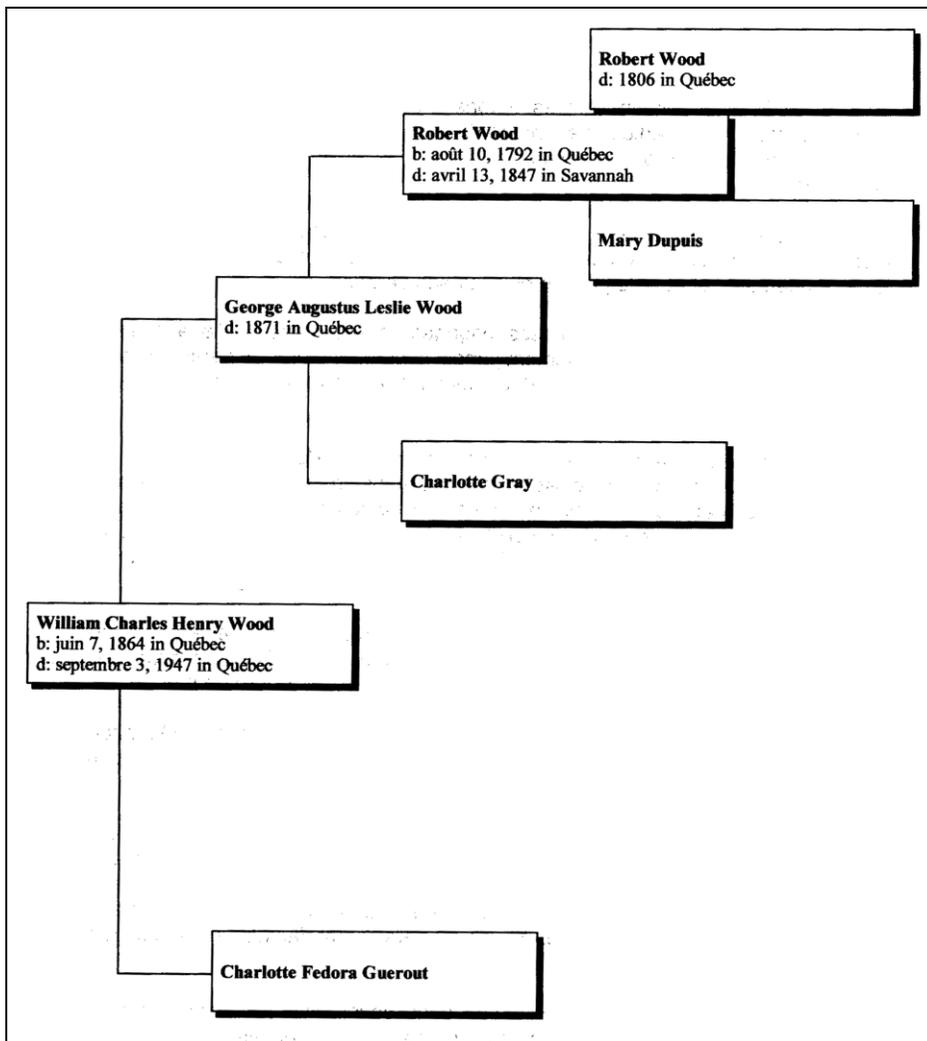
Robert Wood, le valet du prince est devenu, selon certains, le parrain du fils aîné de son ancien maître, le colonel Edward Augustus. Celui-là, il l'a bien servi; il a pris soin de tous ses uniformes; il l'a suivi dans ses missions; il a été son confident. Voilà pour le passé. Maintenant, il est retraité de l'armée, il doit changer de vie. Finis les risques à l'échelle internationale. Son amie Mary Dupuis est la nurse d'un bébé précieux qui est sous la protection des de Salaberry.

Il fait sa demande officielle aux parents de Mary. Ce sont des québécois, à la mode de 1794, et ils sont heureux de savoir que leur fille va épouser un bon garçon et continuer sa fonction de nurse auprès du fils d'un prince et de la belle Julie de Saint-Laurent.

Suite à quelques interventions aux bons endroits, Robert Wood est nommé portier à l'Assemblée Législative du Bas-Canada. Il profite d'un gagne-pain assuré et d'un logement convenable; ce qui améliore un peu la petite rente qu'il reçoit pour services passés dans l'armée.

Robert Wood, sénior, décède en 1806. Mary Dupuis, sa veuve demande à la cour d'être nommé tutrice de ses enfants. Dans sa demande, elle déclare que Robert junior, âgé de quatorze ans, est son fils et qu'il est né le dix août 1792. C'est cette demande qui permet de connaître la date de naissance de Robert. En fait malgré de nombreuses recherches, personne n'a réussi à découvrir le moindre enregistrement de la naissance et du baptême de Robert ; alors qu'ils existent pour tous les autres enfants de Mary Dupuis.

Ce Robert Wood junior, (ce demi-frère de la reine Victoria), fréquente l'école pendant quelques temps. À l'âge adulte, il s'éprend d'une voisine, Charlotte Gray. Elle est fille d'un commis militaire de la région. Il l'épouse en 1817 (enregistrement non trouvé). Ensemble, ils ont onze enfants.



Généalogie de Robert Wood

Il devient très actif dans le commerce du bois. En avril 1812, il est membre de la commission d'inspecteurs du bois d'œuvre. En 1815, il est nommé maître inspecteur et mesureur des mâts et du bois d'œuvre.

Le premier mai 1818, associé à George Wood (peut-être son demi-frère), il fonde la compagnie Robert & George Wood, marchands de bois et charpentiers (voir : *Dictionnaire biographique du Canada*, volume VII, page 1000).

Le trente et un mars 1823, il s'associe à William Petry dans : Robert Wood & Company. Il se fait construire quelques bateaux de l'ordre de quatre cents tonneaux chacun.

La famille est logée dans une magnifique résidence de luxe nommée Châtellerie de Coulonge. Au recensement de 1825, à Québec (bobine 4m00-3390A) douze personnes de nom Wood sont inscrites comme résidentes à cet endroit



Châtellerie de Coulonge

En 1829, il se fait ériger une imposante maison de trois étages, à l'Anse-St-Michel de Sillery.

À sa mort, à Savannah en Géorgie, le treize avril 1847, il laisse un actif de 54 152 livres, plus une maison de trois étages sur la rue Ste-Ursule à Québec, plus trois lots à Canton Acton, plus une bibliothèque bien garnie de livres d'histoires, de biographies et d'œuvres poétiques. Ce goût pour une bibliothèque bien garnie n'est sans doute pas un héritage de son père adoptif, un bon portier. Son corps rapatrié à Québec est enterré au cimetière St-Matthew's.

Un de ses fils George Augustus Leslie Wood, également marchand de bois, épouse Charlotte Fedora Louisa Guerout, fille unique du pasteur Narcisse Guerout et de Rhoda Williams de Providence Rhode Island et petite-fille de Pierre Narcisse Guerout député de Richelieu aux élections de 1792. Leslie Wood décède en 1871.

William Charles Henry Wood, né le sept juin 1864, fils de George Augustus Leslie, a donc sept ans lorsqu'il devient orphelin. Sa grand-mère Rhoda Williams, une américaine née à Providence, épouse en secondes noces B. Irvine, Commissaire Général, adopte l'enfant et l'emmène avec elle en Europe, quelques années plus tard. On lui fait faire des études poussées dans les meilleures écoles, en Angleterre et en Allemagne. On lui assure un accès aux archives, on facilite partout ses recherches. On l'introduit parmi la noblesse. Pour le reste de sa vie, il conserve d'excellentes relations avec la famille royale d'Angleterre et de solides liens d'amitié avec la dernière tsarine de Russie.

De retour à Québec en 1887, il y mène une vie très active. Il devient Président de la Société Royale du Canada, Membre de la Commission d'Urbanisme et de Développement de la Ville de Québec, Conservateur adjoint des Archives Nationales du Québec, Vice-président de l'organisation des fêtes du 3^{ième} centenaire de Québec, Directeur de l'aménagement des Plaines d'Abraham, Soutien du développement scout à Québec, Président de la Ligue Navale etc. etc. Il participe à la guerre de 1914-1918. Il est officier dans le régiment Royal Rifles de Québec. Il prend sa retraite avec le grade de Colonel. En plus il écrit un grand nombre de volumes qui ont été édités à Londres, à New-York et à Toronto. Il n'a jamais douté de son origine. Il a même affirmé à plusieurs reprises que madame de Saint-Laurent était une princesse de Normandie (lire le texte de la plaque commémorative en page suivante) qui avait plus de sang royal que les monarques hanovriens des Îles Britanniques.

William Charles Henry Wood décède le trois septembre 1947 ; il est enterré au cimetière Mount Hermon à Sillery.

En 1910, son oncle, William Frost Wood, par volonté testamentaire, fait ériger cette croix de marbre blanc qui domine le cimetière St-Matthew's encore aujourd'hui.

Quand William Charles Henry Wood est revenu d'Angleterre en 1887, après y avoir effectué de longues études et de nombreuses recherches, il était convaincu de l'authenticité de son histoire familiale ; alors pourquoi avoir attendu vingt-trois ans avant de le proclamer par un imposant monument ?

En 1837, lorsque Victoria devient reine d'Angleterre, Robert Wood de Québec, son demi-frère a alors quarante-cinq ans et son existence pourrait bien porter un certain ombrage à la

réputation du père de la nouvelle reine. À la cour tout le monde sait que le prince Edward a vécu avec Julie de Saint-Laurent. On connaît les grandes lignes de cette histoire, mais pas tous les détails. Combien ont-ils eu d'enfants ? Que sont devenus ces enfants ? Où sont-ils ? Ils ne serait pas bon que cette histoire se répande.



William Wood

Pour la sécurité et la paix, et aussi pour ne pas ternir l'image du duc de Kent, instruction est donné d'éliminer toutes preuves possibles. Il s'ensuit que dans certains registres des pages compromettantes sont arrachées et même que quelques faux indices sont introduits, comme une semence d'ivraie.

On a ridiculisé le mariage de La Valette . On a fait de Thérèse Bernardine Mongenêt une gourgandine bien entretenue. On a exposé ces deux grands amoureux à toutes sortes d'épreuves. On est allé jusqu'à affirmer qu'ils n'ont eu aucun enfant. Qui dit vrai ?

Mais, au cimetière Saint-Matthew's à Québec, il y a tout de même cette imposante croix et cette plaque commémorative, presque neuve où l'on peut y lire ce qui suit :

ROBERT WOOD
1792-1847

Robert Wood serait né à Québec en 1792 de l'union de Julie de Montgenêt et d'Édouard, duc de Kent, fils du roi George III et père de la reine Victoria. Le prince Édouard quittant Québec en 1794, aurait confié l'enfant à son parrain, Robert Wood qui lui aurait donné son nom. Après avoir servi dans l'armée, Robert Wood s'engage dans le commerce du bois. Il meurt en 1847 et repose ici auprès de son épouse Charlotte Gray. Par volonté testamentaire William Frost Wood a fait ériger une croix en marbre à la mémoire de ses parents.

Robert Wood was born in Québec City in 1792, to Edward Duke of Kent, son of George III and father of Queen Victoria, and his first wife, Julie de Montgenêt, Princesse de Normandie. After Edward's departure in 1794, the child was entrusted to his foster father from whom he received his name. After his military service, Robert Wood entered into business as a lumber merchant. He married Miss Charlotte Gray. He died in 1847, in Savannah, U.S.A. William Frost Wood Robert's son had a marble cross erected to the memory of his parents in 1910.

Étonnant ! Étonnant !

Une stèle de luxe érigée si longtemps après les événements rapportés, dans un cimetière qui ne sert plus de lieu de sépulture depuis plus de cinquante ans, au moment de son érection.

Un texte français où il est question d'une union seulement avec une personne dont on n'indique que le nom, opposé à un texte anglais où on reconnaît une première épouse, qualifiée de Princesse de Normandie (écrit en français sur la plaque commémorative).

Un texte français écrit au conditionnel, alors que le texte anglais l'est à l'indicatif. Le grand écrivain William Wood aurait participé à cet usage ?

Un texte français où il est question de parrain comparé à un texte anglais qui signale un père adoptif. Il est douteux que le valet ait été parrain, alors qu'il y avait plusieurs amis disponibles, mais père adoptif, c'est très possible.

Un texte français qui dit que le prince quittant Québec aurait confié l'enfant à son parrain, alors que le texte anglais indique que ce geste a été posé par quelqu'un d'autre après le départ du prince. Le texte anglais semble plus réaliste.

Ces divergences incitent à des recherches plus poussées. Elles produisent des rencontres avec un certain monsieur Alex. Addie, âgé de près de cent ans. Ce monsieur était un intime de William Charles Henry Wood décédé en 1947. Il est encore très alerte et jouit d'une mémoire phénoménale.

M. Addie raconte : « La famille Wood a longtemps exercé des pressions pour faire reconnaître la paternité de leur ancêtre Robert par le prince Edward. Et ces représentations rendaient la reine Victoria et son entourage mal à l'aise. Alors on a essayé de les faire taire ».

La voûte et la décoration intérieure de la cathédrale anglicane de Québec furent réaménagées aux frais de la reine. Mais ce fut insuffisant. Alors des arrangements furent pris pour qu'un jeune de la famille Wood soit invité à se rendre en Angleterre où les archives seraient mises à sa disposition.

Celui qui est choisi est William Charles Henry Wood alors âgé d'une dizaine d'années. Pour ce grand voyage outre-mer, il est accompagné par ses parents adoptifs, sa grand-mère Rhoda Williams et le second mari de celle-ci, monsieur B. Irvine .

Le jeune homme fréquente les meilleures écoles en Angleterre et en Allemagne. Il devient un familier de la cour et de la haute société. Pas mal pour un adolescent québécois, s'il n'y avait aucun lien de parenté ! Puis on lui fait signer un document par lequel il reconnaît que le **prince et Julie n'ont jamais eu d'enfant**. M. Alex. Addie affirme que William Wood lui a déjà montré une copie de ce document, aujourd'hui introuvable.

Après la guerre 1939-1945, monsieur Addie rend fréquemment visite à son ami William. Ensemble ils causent du prince et de Julie et ils trouvent bien malheureux que de nombreux documents valables aient été inutilement détruits.

M. Alex. Addie est convaincu que le mariage du prince et de Julie a bien eu lieu à Malte. Il ajoute aussi que Julie n'est pas enterrée au Père Lachaise, mais bien dans un petit cimetière en banlieue de Londres. En plus il signale qu'un des beaux vitraux de la cathédrale anglicane de Québec a été payé et installé à la mémoire de Robert Wood. Ensuite, il me remet une photocopie d'un extrait des registres de la paroisse de Beauport relatant le baptême d'Édouard Alphonse de Salaberry. Il signale qu'il s'agit là du seul document sauvé de la destruction et où apparaissent sur une même page les signatures du prince et de Julie de Saint-Laurent.

TRANSLATED BY A.D. ADDIE IN MAY 1996

The record of July one thousand seven hundred and thirty two by the Reverend Bishop of Capois, contains by measure the point of August we noticed Edward Alphonse born the twentieth of June of a legitimate marriage of Mister Ignace Michel Louis Antoine Desalaberry seigneur of Montemercy and Judge of the Peace and the mother Catherine of Gerte. The Godfather is His Royal Highness Prince Edward member of the most noble Order of the Garter and of the Order Most Illustrations of St. Patrick, Colonel of the Royal Regiment of Fusiliers Commandant of the 2nd Battalion of the Queen's Fire Brigade, and the Commandant of the 2nd Battalion of St. Laurent Marquesses of Portlans. Who have signed with us.

SIGNATURES
 Edward Prince of Great Britain
 Montagu de St. Laurent
 John Hall, Attorney-at-Law - Capt. 11th Reg.
 Rev. Pres. Renaud - Rector of Beauport
 John Hall
 Mr. Henry Digby
 Lt. Troy Purdie
 Edmund Byng
 Adolphe De Salaberry
 Ch. De Salaberry
 C. F. Desalaberry
 → Charles Francois Bishop of Capois

Prince Edward
 Married
 (29/9/1791)
 Marguerite de
 St Laurent Marquis
 of Portlans
 Marriage assumed by the King in 1793
 ROBERT (10/4/1792-13/9/1847)
 Louise Victoria
 (29/7/1818)
 ALEXANDRIA VICTORIA (1857-1903)
 (Queen of England)

*Le Prince de Galles, ont été faits quatorze. Vingt jours
 pour nous faire signer. Brique de Capois, seigneur de Malte
 Renaud, seigneur de Beauport, a été baptisé 'Bernard -
 Alphonse' le vingt deux le soir, de dix heures soirings
 d'Alphonse de Montemercy, seigneur Michel Louis Antoine de
 Beauport, seigneur de Beauport, et de sa femme
 Catherine de Gerte. Le parrain a été son Altesse =
 Royale, Montemercy de Prince, Commandant d'Anglais
 l'un des plus nobles de la Cour de la paroisse et de la
 de l'Altesse de l'Altesse, et tout le parrain et le
 parrain commandant. Gerte, seigneur de Capois. Le
 parrain Madame Alphonse, seigneur de Beauport
 de Montemercy de St. Laurent, seigneur de Beauport,
 qui ont fait avec nous.*

*Edouard de Galles, seigneur de la Grande-Bretagne
 Montemercy de Beauport, seigneur de Malte
 John Hall, Attorney-at-Law
 Rev. Henry Digby
 Lt. Troy Purdie
 Edmund Byng
 Adolphe de Salaberry
 Charles de Salaberry
 C. F. Desalaberry
 Charles François Bishop of Capois*

a été écrite plus de deux cents ans après l'arrivée des événements et sans doute de mémoire.

De plus, un jour de 1947, M. A. Addie, se rendant visiter M. William Wood, se fait interpellé par la police. On lui apprend que Monsieur est décédé la nuit précédente et que sur ordre du gouverneur général du Canada, la gendarmerie royale s'occupe de tout. Il les a vu emporter par camions des caisses de livres, documents et autres paperasses.

Cette histoire présente certains points intéressants :

- 1- Il a bien fallu obtenir un permis quelconque pour ériger cette croix, en pleine ville, mais apparemment il n'en existe aucun.
 - 2- Puisqu'on a reçu princièrement l'adolescent William Wood en Angleterre et ailleurs, qu'on lui a procuré la possibilité de faire des études dispendieuses, qu'il a été en contact prolongé avec les noblesses anglaise et russe, qu'il a vécu une carrière hors de l'ordinaire, il doit bien avoir été protégé et aidé par des instructions plus ou moins secrètes. Pourquoi ces actions, s'il ne s'agit que d'une légende ?
 - 3- Son oncle William Frost Wood décède en demandant dans son testament qu'un monument soit érigé à la mémoire de son père. Pourquoi a-t-on attendu aussi longtemps avant d'accomplir cette volonté ? Il est très probable que le document mentionné par M. Addie, à l'effet que William Wood, avant son retour au Canada en 1887, avait dû signer une certification à l'effet que le prince Édouard n'avait jamais eu d'enfant de Julie de Saint-Laurent, devienne une explication valable. Alors, le document signé serait devenu attaquant en justice, s'il y avait eu quelques indiscretions, et la brillante carrière du colonel Wood n'aurait été qu'un rêve. Par courtoisie pour la reine Victoria qui l'avait si bien reçu et par éthique professionnelle, il a bien fallu attendre, au moins jusqu'à la mort de la reine. D'autre part, il est bien possible que William Wood n'ait découvert la certitude de la paternité du prince qu'après la signature du document en question.
 - 4- Si cette histoire n'était qu'une légende, comment peut-on voir ce monument encore en place et si bien entretenu ?
 - 5- Le vitrail de la cathédrale anglicane de Québec est encore là. S'il ne s'agissait que d'une légende, on l'aurait sans doute enlevé, ou peut-être brisé.
-

- 6- Comment peut-on expliquer que Robert Wood junior dont le père adoptif, un valet devenu portier, soit si bien logé, à la Châtellerie de Coulonge et que sa famille continue d'y demeurer, même une vingtaine d'années après sa mort, en 1806 ?
- 7- Et les certificats de naissance et de baptême et autres documents disparus des dossiers ?

D'autre part, il a aussi quelques points faibles :

- 1- William Wood rapporte que Thérèse Bernardine Montgenêt est une princesse de Normandie qui a plus de sang royal que les rois hanovriens des Îles Britanniques. Mais il ne spécifie rien de ses origines, sauf qu'elle vient de Saint-Laurent-Sur-Mer en Calvados. Il s'agit d'une toute petite commune, voisine de Sainte-Honorine, diocèse de Caen, devenue Sainte-Honorine des Pertes, site du débarquement (Omaha Beach) lors de la guerre 1939-1945 et du cimetière américain. Or dans les registres de Besançon, il est indiqué que Claude Mongenêt, une tante de Thérèse Bernardine, a épousé Louis De Launay de Sainte-Honorine en Normandie, le 1^{er} décembre 1737.
- 2- D'où vient le nom Julie de Saint-Laurent ? William Wood aurait du commenter cet aspect, ne serait-ce qu'en raison de sa qualité d'écrivain et d'historien soucieux de vérité.
- 3- William Wood affirme que Julie de Saint-Laurent est enterrée dans un petit cimetière en banlieue de Londres. Une preuve aurait sans doute été très appréciée.
- 4- Et le service militaire de Robert Wood junior (mentionné sur la plaque commémorative, le colonel Wood aurait pu élaborer quelque peu.

Mais les vingt-trois années qui séparent le retour du grand voyage d'études de l'érection du monument, soit de 1887 à 1910, sont d'une durée assez longue pour justifier l'absence de certains gestes. Et puis il y a eu la guerre 1914-1918.

10

LE DUC DE KENT & VICTORIA DE LEININGEN

Après vingt-sept ans de vie commune, vingt-sept ans de partage des aventures, des risques, des accidents, des maladies, des intrigues et aussi d'une vie princière, la séparation n'est pas facile. Mais noblesse oblige ; alors il faut bien accepter ce qu'on ne peut changer.

Le duc de Kent écrit au baron de Mallet: « Notre séparation imprévue est venue de l'impérieux devoir que me faisaient ma famille et mon pays de me marier et non pas du moindre relâchement des liens qui avaient résisté à l'épreuve de vingt-huit années (sic) et qui auraient sans aucun doute scellé notre union jusqu'à ce que nous soyons l'un ou l'autre envoyé dans un autre monde ».

Pour éviter toute contestation possible (l'expérience rend méfiant), le mariage est célébré deux fois. Il a lieu tout d'abord au palais de Cobourg, le vingt-neuf mai, puis à Londres le treize juillet 1818.

À Londres, il s'agit d'un mariage double. Le duc de Clarence, père d'au moins dix enfants illégitimes, qui se cherchait une princesse acceptable, finit par en trouver une, après avoir essuyé au moins sept refus. Il s'agit d'Amélia Adelaïde de Saxe-Cobourg, jeune femme de vingt-six ans, alors que le duc lui en a cinquante-trois. Et ils se marient, à la même messe que le duc de Kent et la princesse Victoria de Leiningen.

Le treize juillet 1818, à Londres, les deux futures épouses sont conduites à l'autel, chacune tenue à un bras par le prince régent. L'officiant est l'archevêque de Cantorbéry et il est assisté par l'évêque de Londres. La cérémonie des deux mariages a lieu

à Kew Palace et dure moins de trois-quarts d'heure, à peine le temps de lire les prières rituelles.



Duc de Kent



Princesse Victoria de Leiningen

À son mariage, le duc d'York avait reçu une augmentation de ses revenus de l'ordre de vingt-cinq milles livres par année. Le duc de Kent avait demandé le même traitement. Ses ennemis les parlementaires ne lui votent cependant que six milles livres.

Pour leur voyage de noces, les Kent habitent à Claremont, dans la résidence de Léopold, veuf de la princesse Charlotte. Ce château avait été donné en cadeau de noces par le parlement britannique, à la princesse Charlotte, lors de son mariage avec Léopold. En septembre 1818, ils louent une villa à Armorbach, où la vie est moins brillante, mais surtout moins dispendieuse. Puis, ils sont invités en Belgique par Léopold. Ensuite on apprend que la duchesse est enceinte.

Là encore, pour éviter toute contestation, l'accouchement doit avoir lieu en Angleterre. Le duc ayant dû emprunter pour couvrir ses frais de mariage, n'a pas ce qu'il faut pour entreprendre ce voyage. Il demande l'aide du régent et celui-ci refuse. Un groupe d'amis se cotisent et avancent le nécessaire.

Le quinze mars 1819 le couple se met en route. La duchesse enceinte de sept mois est installée dans une voiture à

quatre roues et deux sièges en rotin que son mari conduit lui-même pour ne pas avoir à payer un cocher.

La traversée de la Manche se fait sans incident. À peine arrivé sur le sol anglais, le couple se hâte vers Kensington Palace à Londres où l'accouchement doit avoir lieu. Le vingt-quatre mai 1819 naît leur unique enfant, Victoria. Elle est baptisée au château le mois suivant.

Encore pour des raisons financières, en décembre, la famille loue Woolbrook Cottage à Sydmouth au bord de la mer. C'est l'hiver, l'air y est vif et froid. Le chauffage est nettement insuffisant. Le duc attrape un mauvais rhume qui dégénère en pneumonie, peut-être combinée à un début de porphyrie. Un médecin est appelé ; pour le soigner, il lui enlève plusieurs litres de sang, ce qui laisse à penser qu'on l'a peut-être aider à mourir. Devenu trop faible pour vaincre sa maladie, il décède, le vingt-trois janvier 1820, à l'âge de cinquante-trois ans. Il est enterré dans le caveau familial à Windsor.

Six jours plus tard, le vieux roi George III décède à son tour et le prince régent devient George IV. Ce dernier ne règne pas longtemps, puisqu'il décède en 1830. Il est alors remplacé par le duc de Clarence (il s'était marié en même temps que le duc de Kent), sous le nom de William IV. Il ne règne que sept ans et décède en 1837.

La princesse Victoria, fille unique du duc et de la duchesse de Kent, hérite du trône en 1837. Elle n'a que dix-huit ans. Son principal conseiller est son oncle, frère de sa mère, Léopold roi de Belgique. Lui il a une vaste expérience des intrigues des cours royales. Et il insiste pour que personne ne soit en mesure de dénigrer l'héritage de la nouvelle reine.

11

HISTOIRE OU LÉGENDE ?

Mme. Mollie Gillen, journaliste australienne, née Mollie Woolnough à New South Wales, Sydney Australie, en 1908, épouse un Canadien rencontré à Londres, peu de temps avant la guerre 39-45. Sa carrière d'écrivain débute vers 1950, par conséquent après la mort de William Wood, celui qui a affirmé à plusieurs reprises qu'il ne doutait pas de la paternité de son ancêtre. Elle devient agent d'informations pour le gouvernement canadien.

Elle effectue des recherches intenses dans le but de scruter à la loupe les relations de Thérèse Bernardine Mongenêt et du prince Édouard. Pendant plusieurs années, elle examine des registres de toutes sortes en Angleterre, en Belgique, en Suisse, en France, en Martinique, à Halifax, à Gibraltar, à Québec et ailleurs. A-t-elle effectué ces nombreux déplacements par curiosité, besoin de connaître ou mandat spécial ? Ce qui pourrait laisser supposer plusieurs possibilités. Elle obtient l'autorisation de la reine d'Angleterre pour avoir accès aux archives du Château de Windsor. Elle publie le résultat de son travail dans la revue Châtelaine numéros de novembre 1965 et de décembre 1970 et aussi dans son livre *The Prince and His Lady*, édité à Londres en 1970. Une étude de ce genre coûterait aujourd'hui, quelques millions de dollars. Payer un tel prix pour conclure qu'il ne s'agit que d'une légende !!!

Elle affirme dans la revue Châtelaine qu'elle a retracé, avec clarté, en éliminant définitivement tout mystère, l'histoire de Julie de St-Laurent.

Elle situe l'arrivée à Québec en date du onze août 1790 (mais nous savons qu'il s'agit de 1791, peut-être une erreur de frappe).

Elle raconte que Thérèse Bernardine, en 1786, est la maîtresse du baron de Fortisson et s'éprend aussi d'un fascinant lieutenant d'artillerie, le marquis de Permangles. Ces affirmations sont surprenantes et semblent d'un pur style romanesque. En 1786 ce genre d'histoire n'était pas publié dans les journaux. Puis en 1790, elle se retrouve à Marseille, abandonnée par ses amants et sans le sou. Mais d'où viennent donc pareilles informations ? Et pourquoi sont-elles publiées dans des documents officiels comme s'il s'agissait de paroles d'évangile ?

Elle explique aussi que le prince se sentant solitaire envoie un émissaire, M. Fontiny, à la recherche d'une âme sœur, une personne de distinction, aimant la musique, pour devenir sa compagne et s'occuper de sa maison. Un roman savon! Invraisemblable !!! Comment un homme, pourtant beau, élégant, poli, en uniforme impeccable, bon orateur, bon chanteur et en plus un vrai prince aurait-il posé un tel geste? Impensable! Ses oncles, ses frères et les militaires de son entourage, eux n'avaient qu'un geste à poser pour obtenir autant de femmes qu'ils le voulaient. Et lui, pauvre homme, devait envoyer un émissaire jusqu'à Marseille pour qu'on lui en trouve une, de qualité il est vrai. Mais la qualité aurait-elle pu empêcher la disgrâce marseillaise? C'est là dit-elle que M. Fontiny rencontre Melle de St-Laurent (prématuré, elle s'appelait Thérèse Bernardine Mongenêt) et lui propose un poste au service du prince, à Gibraltar. Comment un homme en autorité peut-il accepter une maîtresse abandonnée par ses amants et laissée sans le sou ? Comment une telle utopie peut-elle faire partie des véritables archives du Château de Windsor ? Sauf, si les faussetés semées là aussi, il y a maintenant deux cents ans, jettent beaucoup d'ombre sur la vérité.

En plus elle prône l'idée de légende en citant les noms de sept enfants et probablement plus que le couple aurait eu en huit ans. Il s'agit de William Goodall Green et de sa sœur Louisa Green, nés à Québec, de Robert Wood né aussi à Québec, de Jean de Mestre, né sur un navire de guerre, de John Rees et de sa sœur Mary nés à Halifax et d'Isabelle Hyde née à Hamilton. Avoir autant d'enfants en si peu de temps, selon les prétendus descendants, qui d'ailleurs n'ont pas tous été identifiés et questionnés, dispose tout le monde à accepter l'idée de légende. Un certain nombre de québécois francophones se disent aussi des descendants du fameux couple. Or aucun d'eux n'a été rencontré par l'équipe de Mollie Gillen.

M. McKenzie Porter publie en 1961 : *Overture to Victoria* dans lequel il dit que: « Le duc aurait contracté un mariage morganatique avec Julie de Saint-Laurent, de Montgenêt, baronne de Fortisson, et ce, en Amérique du Nord, possiblement à Halifax. Ce nom de Saint-Laurent serait emprunté au village natal de la jeune femme en Normandie. Le Prince Édouard l'aurait rencontré à Genève où il étudiait et l'aurait ensuite amenée à Québec avec lui. Deux enfants seraient nés de leur union. Il s'agirait de Robert Wood et de Jean de Mestre ».

D'autre part, il présente quelques détails, par exemple Julie aurait été élevée en Martinique où ses parents possédaient des plantations de canne à sucre. Sa mère lui organisa un mariage de noblesse avec un cousin, le baron de Fortisson.

C'est avec ce baron de Fortisson que fuyant la Révolution française, elle se retrouve à Genève. Le baron complaisant serait devenu un cocu content.

Cette version de McKenzie Porter comporte beaucoup d'inconnus; il y manque des détails importants. Elle est à l'opposé de celle qui fixe l'origine de la famille Mongenêt à Besançon, avec force détails concernant les parents et Thérèse Bernardine elle-même.

Comme similitude, il reste que Julie de St-Laurent est là aussi une maîtresse de luxe.

Retracer l'histoire de Julie de Saint-Laurent, avec clarté, en éliminant définitivement tout mystère selon les écrits de Mollie Gillen. Pas d'accord !!!

La liste d'au moins sept enfants, nés à différents endroits, en huit ans, est encore là. Et, il y a des vivants qui y croient, au moins en partie. On peut admettre normalement qu'il s'agit là d'exagération, voire de légende, pour quelques-uns de ces enfants, mais ce n'est pas la preuve qu'ils fassent tous partie de cette affirmation. Les documents détruits ou camouflés dans l'ivraie ont sûrement incité différents auteurs à croire à la légende dorée d'impossibilités.

Julie de Saint-Laurent est présentée comme une femme de petite vertu, aux amants multiples. Et on lui donne presque autant de prénoms et de noms qu'elle aurait eu d'amants (invraisemblable). Il est hautement improbable qu'une maîtresse de cette catégorie puisse changer ses habitudes au point de vivre

avec un seul homme pendant vingt-sept années consécutives. D'ailleurs le prince lui-même en témoigne en écrivant : « Elle n'a jamais connu d'autre homme que moi ».

Les voyages, les recherches, la vie sociale, les très nombreux écrits et la brillante carrière de William Wood, y compris des relations suivies avec les familles royales de Russie et d'Angleterre, apparaissent comme une preuve qu'on a essayé d'acheter son silence ; sans omettre la déclaration mentionnée par M. Addie, qui devient une épée de Damoclès.

La famille Wood logée en 1825 à la Châtellerie de Coulonge, alors que Robert Wood sénior, le valet devenu portier est décédé depuis 1806, indique un certain protectionnisme.

L'absence de plusieurs documents et les trop nombreuses diversités (dates, lieux, multitude de noms et prénoms pour une seule et même personne) dans cette histoire deviennent des preuves de destruction de documents et de semences de faussetés. Trop c'est trop ; ce qui n'est pas courant dans les cas de simples légendes.

Les efforts répétés pour séparer le prince de Julie, le fait que ces deux amoureux étaient détestés par les autorités britanniques de l'époque, les déplacements fréquents et les différences de traitements deviennent des signaux avertisseurs que les documents et registres du château de Windsor doivent comporter des écrits exagérés et peut-être même calomnieux.

Pour ces raisons, cette affirmation de Mollie Gillen est loin d'éliminer définitivement tout mystère parce que le doute est encore bien vivant. D'ailleurs, s'il ne s'était agi que de légende, il n'aurait pas été nécessaire d'écarter certains dossiers et encore moins d'y semer de faux indices, ni de réaliser après coup des recherches aussi dispendieuses.

Il est également possible d'ajouter quelques points de comparaison entre le prince et Robert Wood. Le premier perd une bibliothèque de cinq milles volumes sous les glaces du Lac Champlain ; le second à son décès laisse une bibliothèque bien garnie. À Bruxelles, le prince rénove lui-même une maison louée ; à Québec, Robert devient charpentier et inspecteur en bois d'œuvre.

Et voilà, l'histoire que vous venez de lire est pour le moins plus vraisemblable que les autres brièvement mentionnées et qui

sont évidemment farcies de légendes. Avoir deux enfants en huit ans est plus réel que d'en avoir sept connus en plus de quelques autres en soupçon seulement. D'autre part, il faut bien se rappeler ce qui a été mentionné à l'introduction, à savoir qu'il a fallu éliminer plusieurs faussetés évidentes, combler quelques vides en inventant certains passages tels que le pont de Langon, la fuite du port de Bordeaux, la baronnie de Saint-Laurent-Sur-Mer et peut-être le mariage de La Valette. Mais ces modifications ne changent en rien la vérité historique de l'existence de ce grand amour.

Et pour expliquer la disparition de certains documents et les semences d'ivraie, n'y a-t-il pas lieu de croire que cette qualité de Princesse de Normandie est plus qu'un rêve en couleur ?

BIBLIOGRAPHIE

- ANDERSON**, William James – The Life of F.M.H.R.H. Edward Duke of Kent- Hunter Roses and Co. Ottawa et Toronto 1870 ;
- C.A.R.P.**, (Canadian Association of Retired Persons) – Canada's most romantic home, jan. 23, 2001 ;
- CHARLOT**, Monica - Victoria Le Pouvoir Partagé- Flammarion ;
- CLAVEL**, Bernard – Histoire des Provinces de France – Fernand Nathan ;
- COUILLARD**, Abbé A. Després – Histoire de Sorel- Société Royale du Canada ;
- DECAUX**, Alain – Les Grandes Heures de Versailles – tome II Famot ;
- DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE DU Canada** ;
- DIONNE**, Raymond – Un Québécois Demi-Frère de la Reine Victoria- Le Soleil 15 Déc. 1985 ;
- ENCYCLOPÉDIE DU Canada** – Grolier 1975- vol. V p.398 et vol. XV p.356 ;
- GILLEN**, Mollie- The Prince and his Lady- Londres 1970 et Revue Châtelaine nov. 1965 et déc. 1970 ;
- HISTO'ART**, Revue La Société D'Art et D'Histoire de Beauport ;
- LACOURCIÈRE**, Jacques – Histoire du Québec- vol. 2 p.22 ;
- LAROQUE DE ROQUEBRUNE**, Robert- Les Canadiens d'autrefois- 2 vol. ;
- MONCERON**, Claude- Les hommes de la liberté : la révolution qui lève 1785-1787 ;
- MULSTEIN**, Anka- Victoria- Gallimard ;
- PALVADEAU**, Christian – Généalogiste de Besançon ;
- POTVIN**, Damase – La Dame Française du Duc de Kent- Garneau 1948 ;
- ROY**, Pierre Georges – Recherches Historiques vol. XIX p. 18 et suivantes ;
- TÊTU**, Mgr – Bulletin de Recherches Historiques 1903, vol. 9 p. 347 ;
- VAUGEOIS**, Denis – Québec 1792- Fides ;
- WHITE**, Walter S. – La Maison Des Gouverneurs- Sorel 1980 ;
- WOOD**, William - Canada History - 1791-1841.
-

REMERCIEMENTS

À tous ceux qui m'ont aidé et encouragé en fournissant des renseignements, des échanges de correspondances, des photos et autres documentations.

Il convient de mentionner ici d'une façon particulière monsieur Christian Palvadeau de Besançon, monsieur Gaston Bernier de la Bibliothèque du Parlement, ma sœur Jacqueline Labranche, mon frère Roger, ma nièce Nicole Latouche et plusieurs autres qui ont eu à subir mes impatiences. Il est certain que j'en oublie, sans aucune mauvaise volonté toutefois.

Merci aussi aux employés très patients et très coopératifs de la bibliothèque Monique Corriveau de Sainte-Foy, ils m'ont indiqué une précieuse documentation disponible sur les rayons des sections Histoire, Géographie et Consultations.

Il serait injuste de ne pas souligner que mes enfants m'ont souvent dépanné des erreurs causées par mon caractère autodidacte en informatique.

Marcel Latouche
Sainte-Foy, Québec
Février 2002
